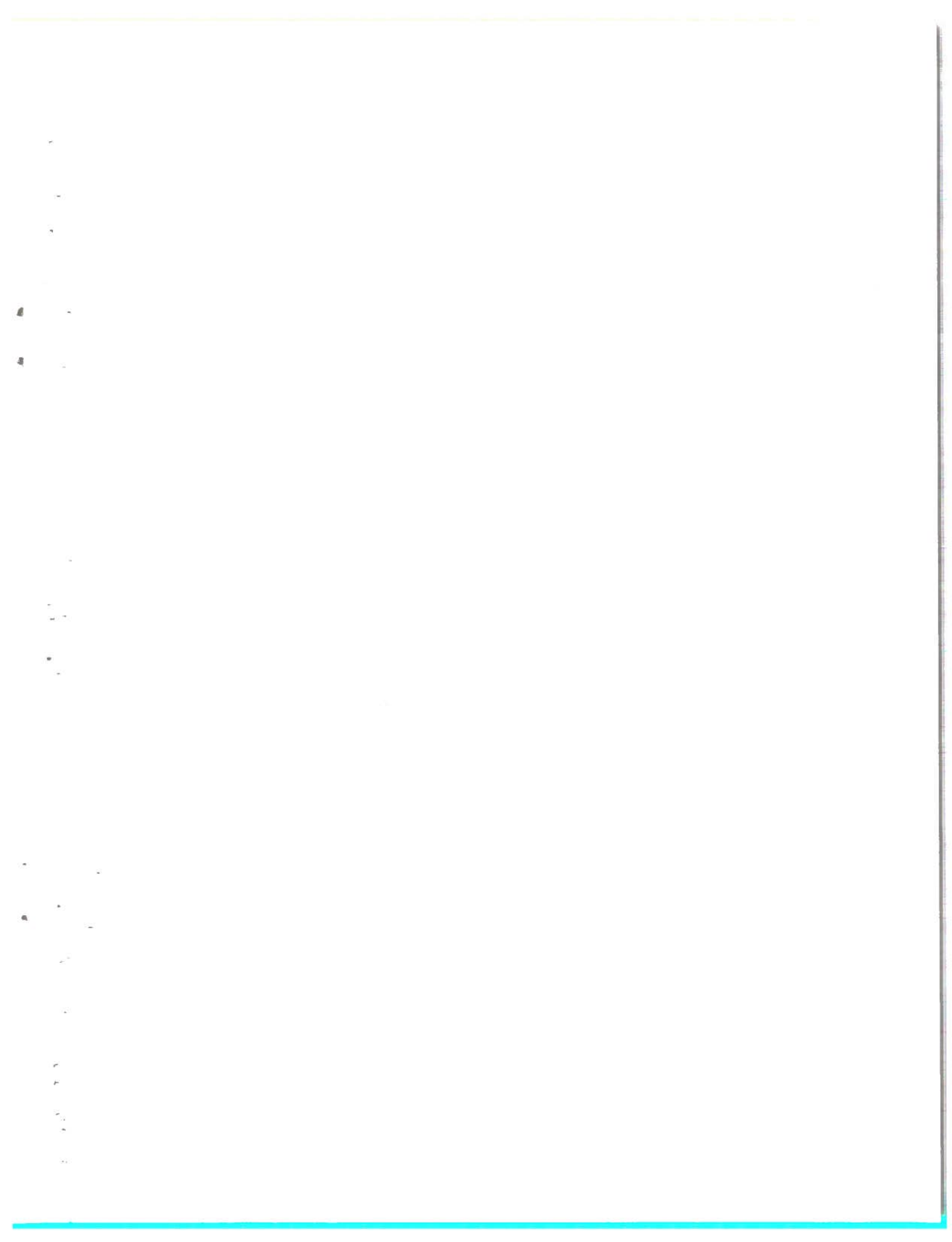
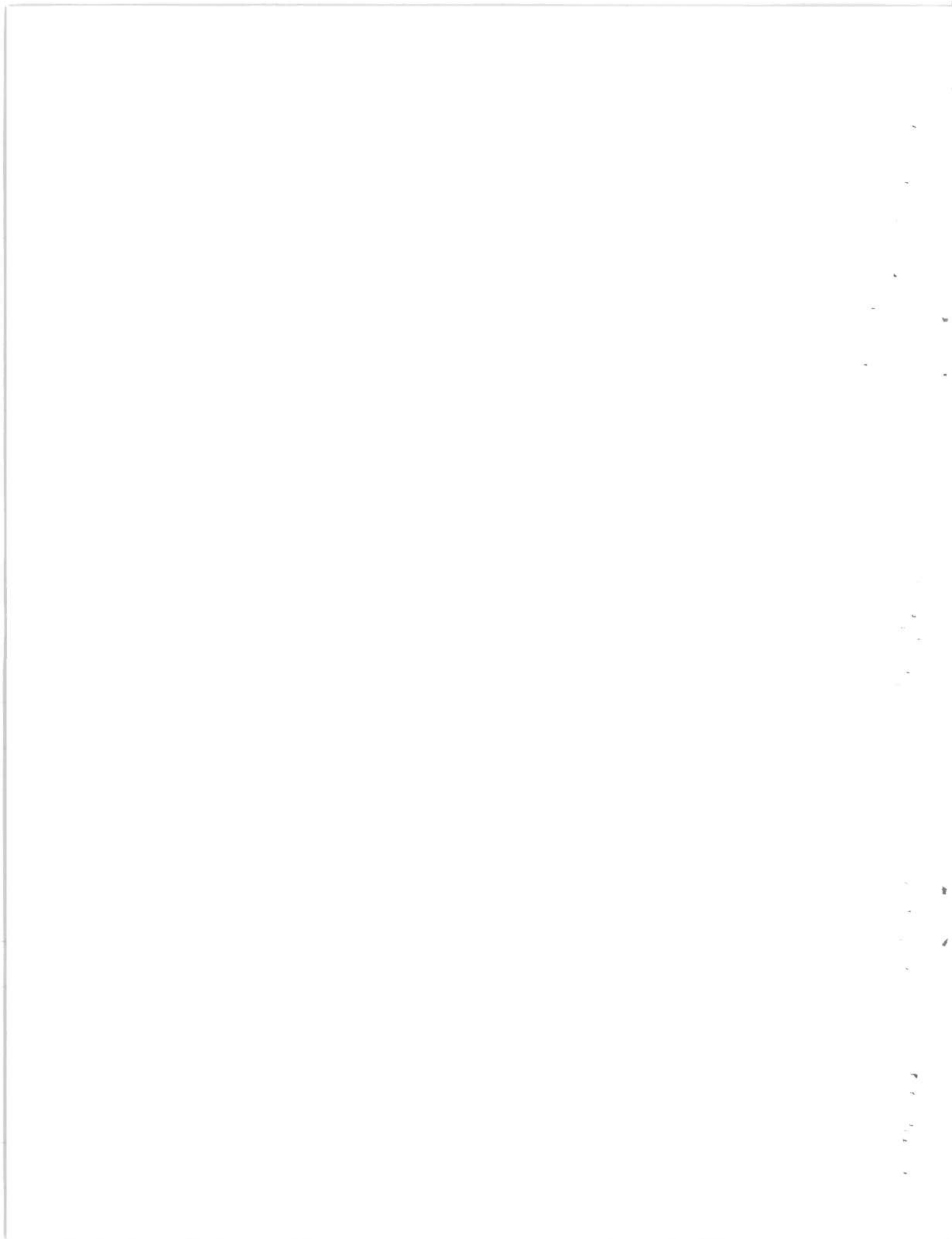


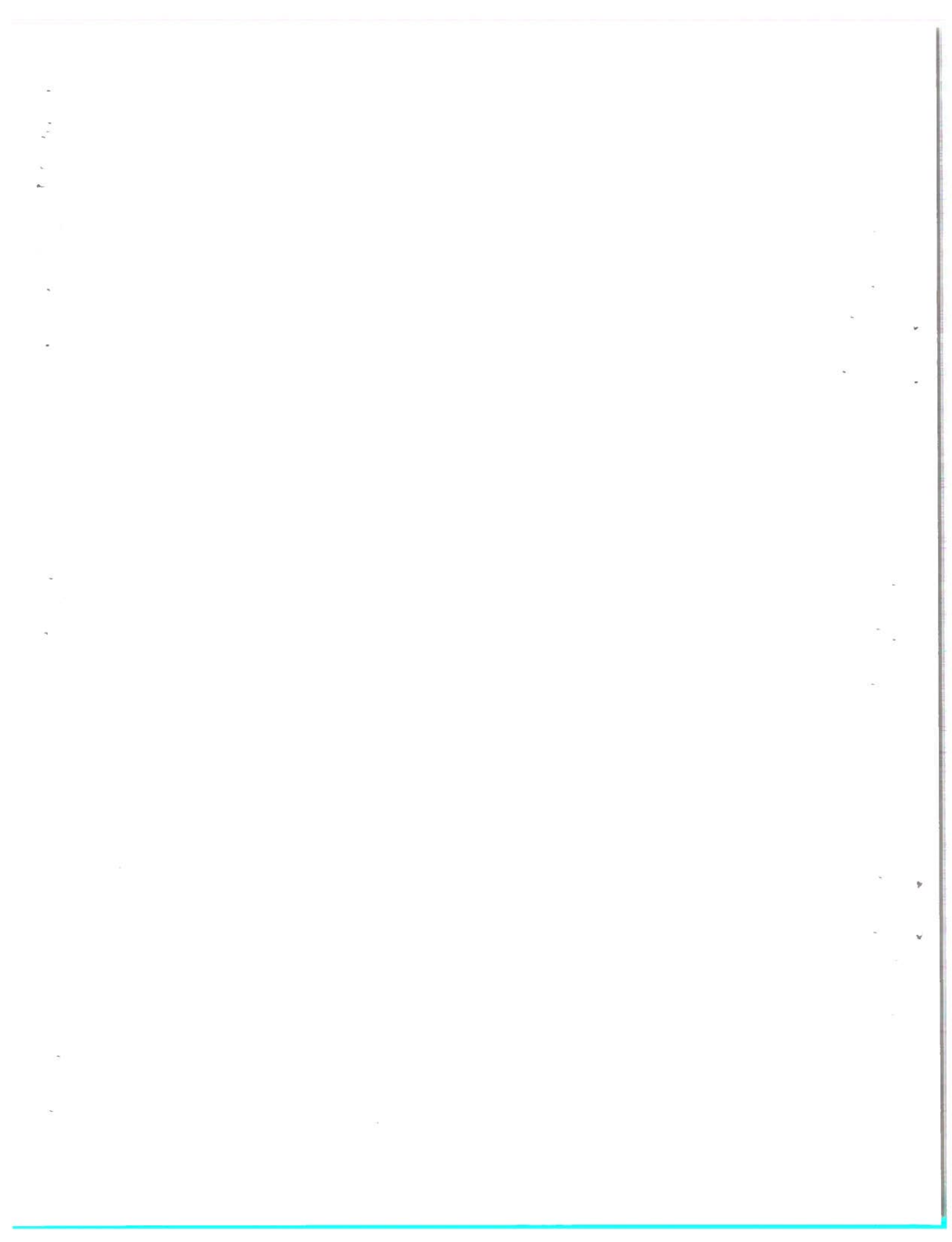


SOUVIENS-TOI EULOGIA

TEXTE DE MOUTA

DESSINS DE RAPHAELLE





HEUREUX CELUI QUI SE SOUVIENT AVEC PLAISIR
DE LA MAISON DE SON PÈRE.

GOETHE

Le glas sonne..... Bruit familier, triste et doux. En cette fin d'hiver, on meurt beaucoup dans mon village. Tout à l'heure, pendant la messe de funérailles de ma voisine et amie, la vieille Fernande, nous entendrons les petits-enfants de la défunte faire l'éloge de leur grand-mère. Ainsi va la mode. C'est touchant, naïf et maladroit. Ces adolescents aimaient bien leur grand-mère. Que savent-ils d'elle ? A les écouter, très peu de choses en vérité.....

Que savent de moi mes petits-enfants ?

Très bien !... vous m'avez compris ! Je commence ce récit pour fournir à mes chers petits-enfants le schéma de mon Oraison Funèbre !



Marie-Louise (en haut à gauche) avec son frère et ses sœurs

I N T R O D U C T I O N

Ce récit, où le vrai est peut-être parfois embelli par l'imaginaire, est destiné à mes chers petits-enfants :

Frédérique et Dominique, Grégoire, Antoine, Albanne, Benoît, Philibert.

Perrine et Bernard, Raphaëlle, Sophie, Amélie.

Arnaud, Rémi, Noélie, Pauline, Sibylle, Ludovic.

Marie, Etienne.

Christophe, Florent, Damien, Juliette, Mathieu, Irénée, Alice.

Romaric, Charlotte, Mathilde, Nicolas.

Camille, Cécile, Valbert.

Charles-Alban, Antoine, Mélanie, Joséphine, Hortense, Agathe.

Eulalie, Augustin.

Blandine, Benoît.

Chloé, François.

Clémence, Louis-Marie, Anselme, Anaïs.

Et à mes chers arrière-petits-enfants :

Pierre-Alexis, Mélanie.

Benjamin.

- Je l'aime, je l'aime, je l'aime....
J'aime et vive saint Augustin !

- Ce n'est pas une histoire, ça ! Grand-mère, vous nous aviez promis une histoire !

Colomban rit de bon coeur, un éclair de gaieté dans son oeil bleu.

- Aimer ce n'est pas une histoire ? Mais c'est la plus belle histoire du monde ! non ?

Colomban rit de plus belle. Cet éloge de l'amour dans la bouche de sa grand-mère le remplit apparemment d'allégresse. Il rit à belles dents, il rit de tout son visage agrémenté de taches de rousseur.

- Bon, dis-je, je ne vois pas tellement ce que j'ai dit de si drôle, mais puisque j'ai promis une histoire, voici mon histoire.

I

Tout d'abord, mes chers trésors, ne soyez pas trop déçus : je ne suis pas Andalouse.

Un peu tout de même... puisque je suis née sur cette terre bénie si belle, si ensoleillée et en même temps toute ruisselante des eaux de la Sierra Nevada, province si ensorcelante, que la horde d'Africains barbares conduits par Tarik qui, en 711, traversa le détroit pour ce qui devait être une razzia fructueuse dans une riche contrée, une débauche de sang de têtes coupées, de butin et de belles esclaves, cette bande cruelle se crut arrivée au paradis d'Allah. Partis pour un aller-retour de rapines, ils allaient s'incruster sept siècles sur cette terre d'Espagne.

Dans les semaines qui précèdent ma naissance, ma mère passe ses journées étendue sur une chaise longue dans un jardin parfumé qui embaume la rose et la fleur d'oranger, le jasmin et la fleur de grenade. Tout est calme. La brise qui vient de la mer est douce. Le palmier balance ses palmes. Une voix aiguë de petite fille me fait sursauter dans le sein de ma mère.

- Tia ! diga me (1).

C'est Tita, la grande soeur, qui réclame une histoire à la vieille Clementa, la femme de confiance de ma mère.

Juanito, le grand frère de six ans, est là aussi. Il ne demande rien. Il n'a rien à demander : toutes les femmes de la maison sont à sa dévotion, prêtes à devancer ses moindres désirs. Petite idole blonde et rose dans un pays d'enfants bruns, beau, grave, yeux bleu sombre sous des cheveux si pâles qu'ils en paraissent argentés, il est aimé, dans la cour des femmes, avec une ferveur presque mystique. Les jours de fête, vêtu à la mode espagnole

de velours noir, manchettes et cols blancs brodés et empesés, bas noirs et chaussures vernies à boucles d'argent, il a l'air d'un petit prince, mon grand frère Juanito !

Ma mère, dans ses vêtements vaporeux, rêve. Elle est très élégante dans sa "matinée", brodée, volantée, empesée. Un ruban de satin bleu ferme le col. Le bleu est la couleur préférée de Louise, la couleur de ses yeux, un bleu profond, presque violet. Nous avons tous rêvé retrouver, chez l'un ou l'autre de nos enfants ou petits-enfants, les "yeux de Bonne-Maman"...

La nuit précédente, Louise a eu une terrible vision. Non, pas un cauchemar. Elle était bien éveillée : en proie à une de ces insomnies de fin de grossesse qui la laissent, à l'aube, épuisée, sans forces. L'ombre, une silhouette de femme couverte de voiles noirs, est entrée dans la chambre sans bruit, sans ouvrir la porte. Louise est immobile, figée de frayeur. L'ombre glisse silencieusement et dépose sur le lit un ample manteau noir, un vêtement de deuil. Alors Louise a crié, sangloté : "Mon enfant, mon enfant ! 'Elle' est venue, 'Elle' va me prendre mon enfant ! mon enfant va mourir !"

Clementa, la fidèle, est entrée précipitamment. Elle dort dans l'antichambre, prête à accourir au moindre appel. Pour être plus rapide, elle ne se défait pas, même pour dormir, de ses multiples jupons.

La vieille femme dorlotte Louise comme une petite fille : "Ninâ(2), niña, ma petite colombe, ma petite tourterelle, ce n'est rien, palomita (3), un méchant rêve, bois un peu d'eau de fleurs d'oranger, tu vas vite t'endormir."

Mais Louise n'a pas retrouvé le sommeil. Elle s'interroge. Quel peut être le sens de cette terrible vision ?

Neuf heures : mon père vient d'entrer dans le "patio" (4). Chaque matin, le beau dallage de cette cour intérieure est lavé à grande eau, ce qui contribue à entretenir un peu de fraîcheur dans la maison.

Mon père est un homme sévère. Il rit peu, plaisante moins encore. Il est toujours grave; ce matin il est sinistre. Il fait signe à Clementa d'emmener les enfants et s'avance vers Louise un télégramme à la main. Bertita, la petite soeur tendrement aimée, vient de mourir à treize ans.

Clementa est rappelée d'urgence, Louise a perdu connaissance. Et voilà ma mère vêtue de noir de la tête aux pieds. Ses cheveux blonds gonflés en trois boucles sur le front disparaissent sous la mantille noire. Pas d'autre parure sur sa redingote de drap fin qu'un collier de jais et des boutons assortis au collier. La voilà vêtue de deuil pour... trois ans. C'est le tarif pour une soeur. Puisque nous vivons dans ce pays, il faut bien se conformer aux usages : en ce qui concerne la mort, ils sont sévères et intransgressables...

Mais voilà je suis arrivée, moi ! Cette loi si sévère présente des adoucissements. La naissance d'un enfant en est un ! Je suis là, plus de deuil ! je suis là, vive la joie ! Louise qui avait craint, après la naissance de Mercedita, de ne pas avoir d'autre enfant, rayonne. Finies les craintes, finies les angoisses. Je suis là, non pas vêtue de rose comme toutes les petites filles, mais "vouée au bleu", confiée à la Vierge Marie par ma mère la nuit de sa sombre vision. Je porterai ses couleurs pendant deux ans.

La semaine après ma naissance, le jour du marché, Paco, le père de Juana, la jeune fille qui était entrée chez mes parents pour s'occuper du bébé à naître, Paco s'arrêta devant la maison, côté cour, attacha son âne à la grille et demanda à voir mon père. Paco attendit le temps qu'il fallut. Mon père est un homme important, certainement très occupé.

Quand le visiteur fut introduit dans le Bureau Directorial, Paco salua mon père sans obséquiosité, ses yeux vifs au regard fier regardant bien en face sans timidité apparente.

Dans ce pays à la terre brûlée, les récoltes sont maigres, propriétaires et paysans sont souvent aussi pauvres les uns que les autres, mais à coup sûr aussi fiers.

Après les salutations d'usage, Paco tendit à mon père un tout petit paquet, maladroitement enveloppé dans un morceau de toile grossière :

- Para la señorita... (5).

C'était un cadeau pour moi, une pièce d'argent datant de l'époque où les "Moros" dominaient le pays du haut de leur redoutable "castillo" (6) dont on peut voir encore les ruines imposantes. Paco ajouta :

- Je l'ai trouvée en sarclant ma vigne, juste sous le château... et il redit :

- C'est "para la señorita"...

Quel merveilleux cadeau de bienvenue !

- Paco, Paco ! As-tu trouvé aussi des caracoles ? (7). Là où il y a un trésor moro, il y a toujours des caracoles !

- As-tu vu l'ombre du terrible Miramamolin (8) brandissant son redoutable cimenterre ?

- Paco, as-tu vu ses yeux lubriques briller dans l'ombre ?

- As-tu entendu dans le vent, gémir toutes les petites chrétiennes qu'il a violées dans les profondeurs de son harem ? Povrecitas ! Povrecita !... (9).

- C'est mon cadeau de bienvenue, répète Paco.

Quel magnifique cadeau ! Comme j'aurais voulu t'interroger, Paco.

- As-tu vraiment trouvé cette pièce d'argent dans ta vigne, Paco ?

- Peut-être est-ce la belle Aïcha qui te l'a donnée pour moi ?

Aïcha, la petite esclave chrétienne qui s'était appelée Marie. Mais tant aima son ravisseur que par amour elle se convertit à l'Islam. Et depuis des siècles, dit-on, son fragile fantôme pleure ce reniement, les nuits de lune, autour du château.

Mon père habite ce pays depuis assez longtemps pour en bien connaître les usages. Il remercie Paco avec une noblesse et une dignité à la mesure de celles de son visiteur. Deux hidalgos... (10).

Je fus baptisée le lendemain de ma naissance en l'église paroissiale de San Mateo, toute proche. Il n'y a que la rue à traverser. En ce début de mars, le soleil devait faire briller les tuiles vernissées aux teintes vives du clocher de mon église, cette brillance en plein ciel qui fascina mes premières années.

Le sacristain fut mon parrain, la sage-femme ma marraine. Aucune famille. A cette époque, la France était à plusieurs journées de voyage. Mes parents se sentaient peut-être exilés en terre étrangère. Pour moi, quand il m'arrive de penser à ce pays, c'est comme au Paradis perdu de mon enfance heureuse.

On me donna pour patron, avec quelques autres, le grand, le célèbre Euloge de Cordoue, figure très représentative de ce 8^e siècle espagnol. Chrétien avec fierté, voire avec un peu de superbe, de bonne naissance, il put profiter d'une période de relative tolérance et reçut une éducation très soignée, d'abord dans sa ville natale, puis dans divers monastères ibériques, et dans des villes de grand rayonnement culturel comme Tolède, Saragosse ou Pampelune.

Il revint à Cordoue, à un moment où l'humeur du Prince avait changé. Il ne suffisait plus pour en être quitte avec l'occupant de payer un infamant impôt spécial qui se percevait à chaque nouvelle lune. Abd-el-Raman vient de commencer le chantier de la grande Mosquée, il a besoin de bras et d'argent. Qui va travailler ? les chrétiens. Qui va payer ? les chrétiens. Pauvres Espagnols chrétiens imposables et corvéables suivant l'humeur de l'occupant.

L'évêque, par ailleurs, âgé ou pusillanime, conseillait à ses ouailles prudence et obéissance au pouvoir, en attendant des jours meilleurs. Mais Euloge, de retour au pays, ne l'entend pas ainsi; il déborde de foi et d'enthousiasme et brandit l'étendard de la résistance. Très vite, toute la jeunesse est avec lui. Il harangue ses jeunes amis et sait les convaincre. Je le cite : "Si, en principe, on doit obéir aux autorités constituées, à ses parents et à ses maîtres, quand il leur arrive de commander des choses contraires à la loi de Dieu, il faut appliquer la maxime de l'Apôtre Pierre : *"Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes."*

Euloge est même si fort de sa foi et si sûr de son éloquence qu'il demande audience au calife, persuadé qu'il est de l'amener à se convertir à la religion chrétienne par ses discours enthousiastes et pertinents. L'entreprise échoue et tout le monde se retrouve dans les prisons d'Ab-el-Raman.

Euloge ne se laisse pas abattre et, de sa prison, continue à écrire à ses jeunes amis également emprisonnés, pour soutenir leur foi et leur courage. Et c'est ainsi que le nom de trois petites cordouannes, qu'on ne peut imaginer qu'aussi belles qu'intrépides, est arrivé jusqu'à nous. C'est à Flore, Marie et Lucrèce que ce message d'Euloge est adressé : "On vous menace de vous vendre publiquement comme esclaves et de vous déshonorer. Sachez qu'on ne peut nuire à la pureté de votre âme, quelque infamie qu'on vous fasse subir". Je ne sais si elles durent subir ces "infamies", mais j'ai fait mienne la vérité d'Euloge et c'est comme "vierges martyres" que l'Eglise honore les trois petites cordouannes intrépides, Flore, Marie et Lucrèce. Elles eurent, comme Euloge le 11 mars 859, la tête tranchée par le bourreau.

J'ai un patron magnifique.

Je grandis, non seulement très entourée d'affection, mais comblée de ces manifestations exubérantes de tendresse propres aux pays méditerranéens. Si Louise, de nouveau enceinte, m'abandonna quelque peu à Juana, je ne me souviens pas d'en avoir souffert. J'étais sa chose, sa fierté, sa "niña". J'étais dix fois par jour dévorée de baisers et à tout instant bichonnée, pomponnée, frisée et inondée d'eau parfumée. C'est qu'on les aime les "niños" dans mon pays natal. Et quand il s'agit d'un petit bout de femme blond et rose si différente des enfants du pays, bruns et hardis, charriant dans leurs



Gabrielle-Eulogia (6 mois) avec ses parents, son frère et sa sœur aînés

veines une bonne dose de sang arabe, devant tant de singularité, l'amour devient facilement passion.

Il fallait voir nos départs pour la promenade, rite immuable et quotidien.

Chaque après-midi, lorsque la chaleur se fait moins lourde et l'air plus respirable, après la sieste, nous nous préparons pour ce cérémonial.

Le but de la promenade est toujours le même : nous allons de la maison à la Plaza de Toros en passant, à l'aller comme au retour, par la Alameda (11), belle avenue ombragée bordée de platanes.

Les préparatifs durent presque plus longtemps que la promenade elle-même. Juana me lave les mains et le bout du nez. Je n'ai pas été, comme les enfants d'aujourd'hui, baignée et douchée plusieurs fois par jour. Ici l'eau est rare et toujours employée avec économie, mais Juana se montre très généreuse pour l'essence parfumée dont elle m'arrose sans parcimonie. Elle me passe ensuite une robe, toujours enrubannée, froufroulée et volantée, et me chausse de petits vernis noirs qu'elle a longuement astiqués, je crois bien en crachant dessus. Le résultat est superbe et la semelle de mes chaussures aussi reluisante que le reste de ma petite personne.

Mais le plus important reste à faire : la coiffure. J'ai des cheveux très quelconques dont je ne suis pas spécialement fière, mais Juana est là. A grand renfort de bigoudis, de fer à friser, d'eau sucrée et d'autres recettes tenues secrètes, avec l'apport, en supplément, de barrettes et de rubans de satin que Louise fait venir spécialement de France, Juana me réussit une tête à rendre jalouses toutes ses amies les "bonnes" d'enfant du voisinage. Et nous partons, à pas comptés, moi héraldique et solennelle, bien droite dans mes jupons empesés, plus majestueuse que la petite infante des "Meninas" et, comme elle, très naturelle dans mon manque absolu de naturel.

II

Moins de deux ans après ma naissance, par un mois de mai déjà chaud, naquit Isabelita. Mêmes parents, même environnement, même lieu de naissance, même éducation, voilà deux petites filles qui auraient dû être en tout point semblables, voire interchangeables. Nous avons été et sommes en tout point différentes.

J'ai souvent envié la beauté de ma petite soeur, yeux bleus très pâles, cheveux de paille : une gerbe de blé en Beauce, sous un ciel d'Ile-de-France.

Pour moi, la naissance de Isabelita fut la découverte de la liberté.

Dans cette maison bien tenue, où tout se passait à pas feutrés, avec calme et discrétion, dans une demi-pénombre, les habitudes furent tout de même un peu perturbées.

Juana, qui était souvent retenue auprès de ma mère et du bébé neuf, m'ayant ce jour-là laissée seule dans le patio, je partis en trotinant le long du couloir (il me parut interminable), qui conduit à la cour des communs. Je n'étais jamais venue là. Dans la cour, Maria, qu'on appelait Maria del Joselito, plumait une poule, assise sur les marches de pierre devant la cuisine. Dans ce temps-là, foi de matrone, on refaisait une santé aux jeunes accouchées à grands bols de bouillon de poule. Un fichu noir sur la tête, son beau visage austère prématurément usé, tendu par l'attention qu'elle porte à son travail, Maria m'accueille avec un grand sourire qui la rajeunit. Elle laisse là poule et plumes et m'entraîne dans la cuisine, m'installe commodément sur une chaise haute, noue autour de mon cou un torchon de cuisine en guise de serviette et me sert le plus délectable goûter qui se puisse rêver : des beignets à la cannelle, des petits pains avec des "piñas" (12), et un bol de chocolat chaud, épais, mousseux et savoureux. Pardonnez mes prétentions : je partage avec Marie-Thérèse d'Autriche la falote épouse du roi-soleil, la nostalgie des chocolats fumants de mon Espagne natale. Maria me dévore des yeux tandis que je me régale, mais je ne suis que bien indirectement la cause de son émotion. Elle pense à son petit garçon, el Joselito, qui grandit chez ses grands-parents, dans la sierra, pauvre petit garçon sans père.

Après ce festin, bourrée de chocolat et ivre de liberté, je quitte la cuisine pour aller rejoindre Clementa, mais à peine me suis-je engagée dans la cour que Maria me rejoint, me prend sans ses bras et me conduit elle-même à destination. Un peu déçue sur le moment de cette atteinte à ma liberté toute neuve, je suis tout de même soulagée de ne pas avoir à traverser la cour toute seule : la cour, c'est le domaine de Cayetano, et j'ai une peur panique de Cayetano.

Nous trouvons Clementa à la lingerie où elle se tient habituellement. La pièce est grande, assez sombre et toujours fraîche, car elle est isolée de l'extérieur sur trois côtés. La seule ouverture est une porte-fenêtre qui donne sur une petite terrasse située au-dessus de la cuisine. Maria et Clementa bavardent un moment, à voix basse évidemment. J'ai l'impression d'avoir passé mes enfances dans le mystère et les chuchotements. Je devais être une petite fille bien dépourvue de curiosité, je ne me suis jamais inquiétée de savoir tout ce qu'on ne voulait pas me dire.

Maria étant retournée à ses volailles, je m'installe sur un petit tabouret auprès de Clementa. J'aime cette pièce; comme elle est contiguë de la resserre où l'on garde les provisions, on y respire un bouquet indéfinissable de senteurs riches : poivrons, épices, salaisons, huile, olives, vin... Bien des années plus tard, me promenant dans un souk d'Afrique du Nord, j'ai reçu en plein coeur et aussitôt reconnu les effluves de mon enfance, les riches senteurs de la pièce de Clementa.

Clementa porte fièrement à sa ceinture les deux clés qui ouvrent ces trésors domestiques. En ce moment, assise sur une chaise basse devant

la porte-fenêtre, Clementa raccommode un drap étalé sur ses genoux, ou plus exactement sur la triple ou quadruple épaisseur de ses volumineux jupons. Louise lui en offre un, tout neuf, chaque année pour Noël, et j'ai entendu chuchoter, qu'en femme prudente, elle porte sur elle tous ses trésors entassant ses jupons les uns sur les autres; pour varier ses effets, elle met tout au-dessus le plus usé pour faire des travaux salissants, le plus beau les jours de fête.

Clementa abandonne le drap, sur lequel elle coud à tout petits points (elle a été brodeuse dans sa jeunesse) une pièce de toile bien carrée, et cherche dans sa corbeille de quoi m'amuser. Il y a de tout dans cette corbeille, puisqu'elle y trouve, sans trop de peine... un pois chiche, à partir de quoi ma chère Clementa va me confectionner une bien jolie poupée. Le pois chiche, c'est la tête, aussitôt drapée d'un fichu en cotonnade noire comme celui de Maria. Quelques chiffons souples, et ma poupée se voit dotée d'une opulente poitrine qu'on habille d'un caraco à manches longues; un nouveau fichu sur les épaules consolide le tout. Il n'y a plus maintenant qu'à superposer les jupons les uns sur les autres, et voilà une petite poupée, plus large que haute, se tenant debout par l'ampleur de ses jupons et ressemblant, avec sa petite tête ronde et jaune de pois chiche, à ... Clementa elle-même... Je ne crois pas que ça ait été voulu.

La chaleur a maintenant diminué, un petit vent nous vient de la mer. Nous allons "prendre le frais" sur la terrasse. Clementa commence, comme chaque soir, par arroser le dallage. Il y a un robinet à la lingerie et un arrosoir dans un coin de la terrasse. Clementa adore arroser "sa" terrasse. Si elle savait, la pauvre vieille, ce que j'ai entendu chuchoter à ce sujet. C'est évidemment cette grande folle de Juana qui aura tout inventé. "Oui, disait-elle à Maria en s'esclaffant, quand elle a un besoin naturel à satisfaire, au lieu de trotter à l'autre bout de la maison... elle arrose la terrasse tout en se soulageant. Pauvre Clementa... quand cela serait vrai !... elle a de si vilaines jambes pleines de varices, ma pauvre Clementa.

Pendant vingt-et-un jours, je ne vis pas ma mère. Il eut été inconvenant que je puisse l'apercevoir sur son lit d'accouchée. Qui sait si je n'aurais pas fait quelque rapprochement entre la maladie de ma mère et le bébé dans le berceau ?... et personne n'avait envie de me donner d'explications. Je devais être un peu simplette. Jamais je n'ai cherché à imaginer au-delà de ce que l'on me montrait...

Ah ! il y en avait dans l'univers de mon enfance des choses à ne pas faire, à ne pas savoir... sans que cela pique le moins du monde ma curiosité ou entamé si peu que ce fut ma joie tranquille... Je vous le dis: une petite fille un peu simplette.

En voici un exemple. Il était absolument interdit aux enfants et au service d'utiliser la grande porte ouvrant sur la rue de l'église. Cette porte desservait également la cage d'escalier qui donnait accès, au premier étage, aux bureaux de mon père. Pour moi, pas de problème : d'un côté le sacro-saint travail "del señor" (13), de l'autre, le patio avec sortie directe sur la Alameda, patio autour duquel s'articulait toute la vie familiale. A l'autre bout de la maison, le portail de la cour des communs pour le service.

Ce jour-là, j'ai découvert que ce n'était pas si simple et qu'il y avait quelque chose... à découvrir.

En face de la maison, dans la rue San Mateo, juste avant le mur latéral de l'église, il y a ... la caserne, "el cuartel"... et plein de petits soldats, tout chauds, prêts à lancer un oeil ou une main sur tout joli jupon passant à leur portée... mais attention à l'adjudant !

Et nous ? Nous, nous avons Juana ! Juana, seize ans, belle comme un clair de lune, un port de sultane, des yeux de velours, une opulente chevelure sombre et ondulée, et... un intérêt certain pour les petits soldats.

Ce jour-là, ayant pris quelques libertés nouvelles pendant que ma mère gardait la chambre, la belle a entrepris d'astiquer l'imposante plaque de cuivre qui mentionne en grandes et belles lettres qu'ici est le Siège Social de la "Compañia Franco-Española de las Miñas de Azufre de Lorca" (14). Normalement, ce travail incombe à Cayetano, et la belle n'a pas l'habitude d'en faire plus que sa part... mais le coeur a des raisons... La voici, tout à ce travail que personne ne lui a commandé... sa belle croupe ondulant à chaque mouvement de va-et-vient de son chiffon sur la plaque de cuivre, d'un mouvement si joliment harmonieux que, de l'autre côté de la rue, le groupe des petits soldats, de garde devant la caserne, fascinés, balancent la tête inconsciemment, au même rythme, comme un métronome.

Mais voilà Louise, son fin visage rose de colère :

"Juana, rentre immédiatement, 'sin verguenza', petite dévergondée". Juana baisse le nez, ramasse prestement chiffons et éponges et se faufile dans la maison, peu soucieuse d'être réprimandée devant ses admirateurs.

"Petite dévergondée, répète Louise à voix assourdie, désireuse, elle aussi, d'éviter tout esclandre, qui t'a permis d'aller dans la rue ? Alors maintenant, c'est tout le régiment que tu veux aguicher ?... Je le dirai à ton père".

Ça, c'est la suprême menace. Paco, comme tous les hommes du Sud, est très pointilleux sur la vertu des filles et Juana redoute bien plus la colère de son père que les gronderies de Louise. Huit siècles de harems arabes ont laissé des séquelles dans le mode de vie de ces provinces : les femmes à la maison, des duègnes pour accompagner les jeunes femmes, et la maîtresse pour veiller sur la vertu de sa servante.

Louise ajoute sévèrement, mais sans autre commentaire :

"Va à la lingerie et mets-toi au travail".

Juana, tête basse et coeur bouillonnant, mais contente d'en être quitte à si bon compte, s'empresse d'obéir. Elle rejoint les autres femmes déjà au travail. Louise arrive à son tour et prend place sur un fauteuil rustique au siège de paille. Toutes les femmes forment cercle autour d'une petite montagne de vêtements hors d'usage. On commence par les rassembler par couleurs. Le gris, le noir et le blanc dominant, mais il y a assez de vieux tissus, rideaux ou dessus de lit aux teintes vives, verts, bleus ou rouges, pour assurer la réussite finale de ce travail. Devant la table, Clementa, avec les grands ciseaux pendus habituellement à sa ceinture, coupe des "tirajos" dans toutes ces vieilleries. Un "tirajo", je dois vous le dire, est une lanière de tissu, taillée dans ces vieux vêtements. Tous les "tirajos" doivent avoir la même largeur : "3 dedos" 3 doigts de large, 3 bons centimètres. Juana et la Maria del Joselito prennent chacune un paquet de ces "tirajos" d'une même couleur, et les assemblent bout à bout, par quelques

points à l'aiguille, non par un surjet, mais les deux morceaux de tissus à plat, l'un sur l'autre. Juana, ma belle Juana a pris, à côté d'elle, les restes d'un ancien rideau de salle à manger, d'un beau rouge sombre qui sied à sa chaude pâleur. Maria joint bout à bout ce qui reste d'une robe grise que Louise a portée après la mort, en France, de sa petite soeur Bertita. Quand tout le monde est prêt, Louise commence la récitation du chapelet. Après le credo et le pater, les Ave Maria s'égrènent dans une douce musique monotone. Je suis assise sur un tabouret "de pied", tout contre les jupes de Louise qui sentent bon le "Vera violeta". Elle répète, de sa voix douce et bien timbrée : *"Dios te salve, Maria, llena eres de gracias, el Señor es con tigo, bendita, tu eres, entre todas las mujeres, y bendito, el fruto de tu vientre Jesus"*. Béni soit le fruit de ton ventre, béni soit le fruit de ton ventre, ce fruit et ce ventre n'éveillent en moi, Dieu me pardonne, aucune curiosité.. Je m'endors tout douillettement dans le parfum de la violette qui arrive à dominer les puissantes odeurs de nourriture de l'office tout proche, tant j'ai le nez fourré dans les jupes de ma mère.

La belle voix de Maria, chaude et un peu rauque, m'éveille. Elle a entonné une "copla" (15). J'ouvre un oeil. La corbeille d'osier, au centre du cercle, est pleine maintenant de bobines rouges, bleues, roses; les mains des femmes continuent à virevolter, embobinant d'autres pelotes de "tirajos". Je reconnais un bleu très pâle, céleste, ce qui reste d'une de mes robes...

Et que ferez-vous, mes bonnes femmes, de tous ces pelotons, de tous ces tirajos ?

La réponse est à vos pieds. Voyez ces tapis rustiques mais aux coloris agencés avec art, ces tapis, tissés avec une trame de Tirajos et une chaîne de gros cotons, ce sont des "jarapas" (16). Quand la corbeille sera pleine de bobines, Cayetano les portera chez les tisserands de notre quartier, corporation dont notre rue porte le nom. Ils travailleront les tirajos avec une chaîne en gros coton. Ces tapis devront tout leur charme au goût et à l'inspiration de ces habiles artisans. Ils en ont beaucoup, et nous apprécierons, l'hiver venu, le confort rustique de ces jarapas multicolores sur les "azulejos" (17) dont toute la maison est dallée.

Un vent d'allégresse souffle. Bientôt ce sont les vacances. Juani-to et Mercedita reviennent de leurs lointains pensionnats, à l'autre bout de l'Espagne. Pensez un peu, trois jours de voyage aller et retour. Une expédition. Et ils coucheront à Madrid. A l'hôtel.

Malgré leur jeune âge (8 et 9 ans), mes deux aînés sont pensionnaires, toute l'année, à Saint-Sébastien. L'un chez les Jésuites, l'autre chez les "Dames du Sacré-Coeur".

"Nous sommes des Français, ces enfants doivent parler français". Facile à dire. Louise s'y est essayée. Après de longs mois, le résultat est consternant. Nous savons tout juste dire, et encore avec un fort accent andalou : "Bonjour Monsieur, bonjour Madame" et, va-t-en savoir pourquoi : "De l'eau s'il vous plaît". Pas plus cocasse après tout que "mon tailleur est riche" de la méthode Assimil. Mes parents ont donc pris une grande décision : les chers petits, en pension.

Et pourquoi Saint-Sébastien ? Parce qu'il y a dans cette ville deux collèges de grande réputation; où, par ailleurs, il y a de nombreux va-et-vient de Français d'origine, enseignants, visiteurs ou élèves. Pour apprendre le français, les enfants seront à bonne école.

Mon père est déjà parti à Saint-Sébastien, chercher les deux pensionnaires, et la maison est dans l'attente. Maria prépare des montagnes de gâteaux avec des "piñas", friandise préférée de Juanito, et des bonbons à la pâte d'amande dont Tita raffole. Les amandes dont on préparera, le jour de leur arrivée, l'"orchata", lait d'amande glacé, sont déjà émondées.

Et vous savez ? dès qu'"ils" seront là, nous irons en "romaria" (18) à Nuestra Señora de la Huerta. Louise l'a promis à la Vierge avant la naissance de Isabelita. Nous irons. Quelle joie ! quelle allégresse ! Nous irons ! Nous irons en pèlerinage.

III

La présence de mes deux aînés transforma ma vie.

J'avais l'impression, avec eux, qu'une fenêtre venait de s'ouvrir pour moi sur le vaste monde.

Juanito parle peu et je n'appris pas grand-chose, alors, de sa vie au collège. Ce n'est que bien des années plus tard, devenus de jeunes adultes très près l'un de l'autre, liés par une affection profonde et des goûts communs, que je sus l'épreuve intolérable que cela avait été pour lui.

"Si un jour j'ai des enfants, jamais je ne leur imposerai pareil baignage".

Mercedita, quant à elle, adorait sa nouvelle vie. Nous entendions parler toute la journée de Amélie sa meilleure amie, une Française de Bayonne. Elle avait épinglé dans sa chambre une photo de sa classe. Une douzaine de petites filles en uniforme de marins, avec toutefois au lieu de pantalon, une jupette plissée bleu marine. "Amélie est ici, c'est la plus jolie, la meilleure, la première de la classe, etc."

Puis on oublia collègues et pensionnaires en réapprenant à jouer ensemble.

J'avais une poupée de cire rose, ma Teresita chérie, que je ne quittais pas de la journée. Ce jour-là, je suis au désespoir : la jambe de ma poupée est cassée. Pleurs et lamentations.

"Ce n'est rien, dit Juanito, je suis un chirurgien de grand talent, je te répare ça tout de suite".



Elle est morte ma Teresita !

Il va de soi que ces propos sont échangés dans la langue du Cid, avec l'accent un peu traînant de notre province natale. Adieu collègue, adieu, la langue de nos pères.

"Ici, ce sera la salle d'opération". Un mur à hauteur de siège limite devant la maison un espace dallé, mi-cour mi-jardin. Pour la taille de notre chirurgien en herbe, c'est exactement la hauteur idéale pour faire une table d'opération. Juanito commence les préparatifs avec le plus grand sérieux, tandis que, assise sur le mur, je pleurniche en serrant ma Teresita dans les bras. Je pleure, parce que je comprends bien que tel est mon rôle dans cette affaire car mon coeur n'est pas triste, il est rempli de fierté à voir l'intérêt que mon grand frère adoré porte à ma fille et à mon chagrin. En quelques minutes, Juanito s'est procuré le matériel nécessaire : un linge blanc, des ciseaux, une bougie, des allumettes... tous objets défendus... il a dû jouer de son charme auprès de Clementa ou de Maria et faire mille promesses... Le voici à l'oeuvre, tandis que Mercedita, avec un torchon blanc sur la tête et un autre autour de la taille joue une infirmière modèle.

Tout est prêt. Je tends ma fille avec un geste théâtral. A première vue, l'opération doit être simple. "Avant", je l'apparis ce jour-là, les interventions chirurgicales sont toujours simples. C'est "après" que ça se complique. Et ça n'a pas manqué. Les deux morceaux de la jambe qu'il fallait faire fondre conjointement avant de les souder l'un à l'autre, se sont mis à se liquéfier à toute vitesse. Déjà, c'est certain, ma fille aura une jambe bien plus courte que l'autre. Et voici que le chirurgien s'affole, il renverse la bougie, la belle tignasse jaune de ma fille prend feu, Mercedita, maîtresse femme, jette son voile sur le feu pour l'éteindre... nous y sommes arrivés... mais il n'y avait plus de Teresa. Tita, ma grande soeur, retrouvant d'instinct des gestes séculaires, me prend dans ses bras : "Ne regarde pas, niña, ne sois pas triste, nous allons lui faire un bel enterrement".

Et de tout préparer avec un instinct venu de la nuit des temps. "Va manger ton goûter, niña, tout sera prêt quand tu reviens".

Pour un bel enterrement, ce fut un bel enterrement ! Des fleurs à profusion, surtout géraniums et lauriers roses qui poussent semi-sauvages au fond du jardin. Juanito, drapé dans un vieux rideau en dentelle est le curé. Tita est recouverte jusqu'aux pieds de voiles noirs (toutes les mantilles hors d'usage de la maison sont sur son dos). Nous avons chanté, pleuré, psalmodié, marchant processionnellement jusqu'au sommet d'une rocaille artificielle, au milieu du jardin. Le trou était creusé; avec beaucoup de jérémiades, de génuflexions et de "Dominus vobiscum", nous y avons déposé la boîte qui est le cercueil de ma Teresa, recouverte de terre, puis de fleurs. Nous sommes épuisés. Nous redescendons du petit tertre pour nous laisser tomber sur le sol en bas de la rocaille.

Pour un bel enterrement, ce fut un bel enterrement !

Ombre de Jeanne la Folle, infortunée Infante de Castille, depuis le Royaume des Morts où tu as rejoint, je l'espère, ton bel et volage époux, fais un clin d'oeil de connivence à ces petits Français qui jouent au même jeu que toi. Quel charme pèse sur ton pays de soleil, quel maléfice met ainsi à la bouche un goût de mort et au coeur cet attrait morbide pour les pompes funèbres ?

Te souviens-tu, belle Infante, héritière malchanceuse de la plus célèbre des Reines d'Espagne, triste fille de la glorieuse Isabel la Catholique, te souviens-tu ? As-tu enfin trouvé le repos, ou ton esprit inquiet hante-t-il encore les plateaux poussiéreux de la Vieille Castille ? As-tu enfin mis un terme à ces défilés démentiels où, drapée de voiles de deuil, tu processionnais, précédée de longues théories de moines noirs ou de moines blancs, porteurs de cierges allumés. De Burgos à Miraflores, de Santo Domingo de Silos à Santa Maria del Campo, à Palencia, à Valladolid, à Tordesilla enfin, dernière étape de ce démentiel voyage.

En as-tu brûlé de l'encens et des cierges pour cet infidèle enfin à toi dans la mort, in aeternum.

En as-tu psalmodié des Dies irae et des De profundis, à chaque étape de ton étrange voyage, entourée et soutenue par tout le petit peuple des "pueblos" (19) , très attaché à sa princesse, folle ou pas, et aussi gourmand qu'elle de ces somptuosités macabres.

Pour le repos de l'âme de ton Prince, tu n'as pas lésiné. Il y a peut-être encore, au fond de l'Espagne, quelque prêtre, quelque moine, carme ou capucin, qui célèbre toujours aux dates fixées, les messes que son épouse inconsolable ordonna "in aeternum" pour le pardon des péchés du bel Archiduc.

Mais on se lasse de tout...

"Et maintenant, dit Tita, qu'est-ce que nous allons faire ?"

Comme d'habitude, elle fait les demandes et les réponses.

"J'ai trouvé ! après le goûter, nous irons demander à Clementa de nous faire une poupée en chiffons et demain, nous ferons encore un bel enterrement".

Je suis lasse d'avoir tant pleuré et tant chanté, et n'éprouve aucune envie de recommencer le lendemain ce jeu macabre.

"Allons plutôt demander à Clementa de nous raconter une histoire. J'aime bien celle du roi moro qui était si méchant, si méchant, si méchant qu'il avait tué tous ses enfants".

Tita qui a soudain très envie d'écouter une histoire mais qui en toute chose se réserve la décision finale, répond : "C'est ça, une histoire, mais je veux celle du maçon qui était si pauvre, si pauvre, si pauvre qu'il ne pouvait pas nourrir ses enfants".

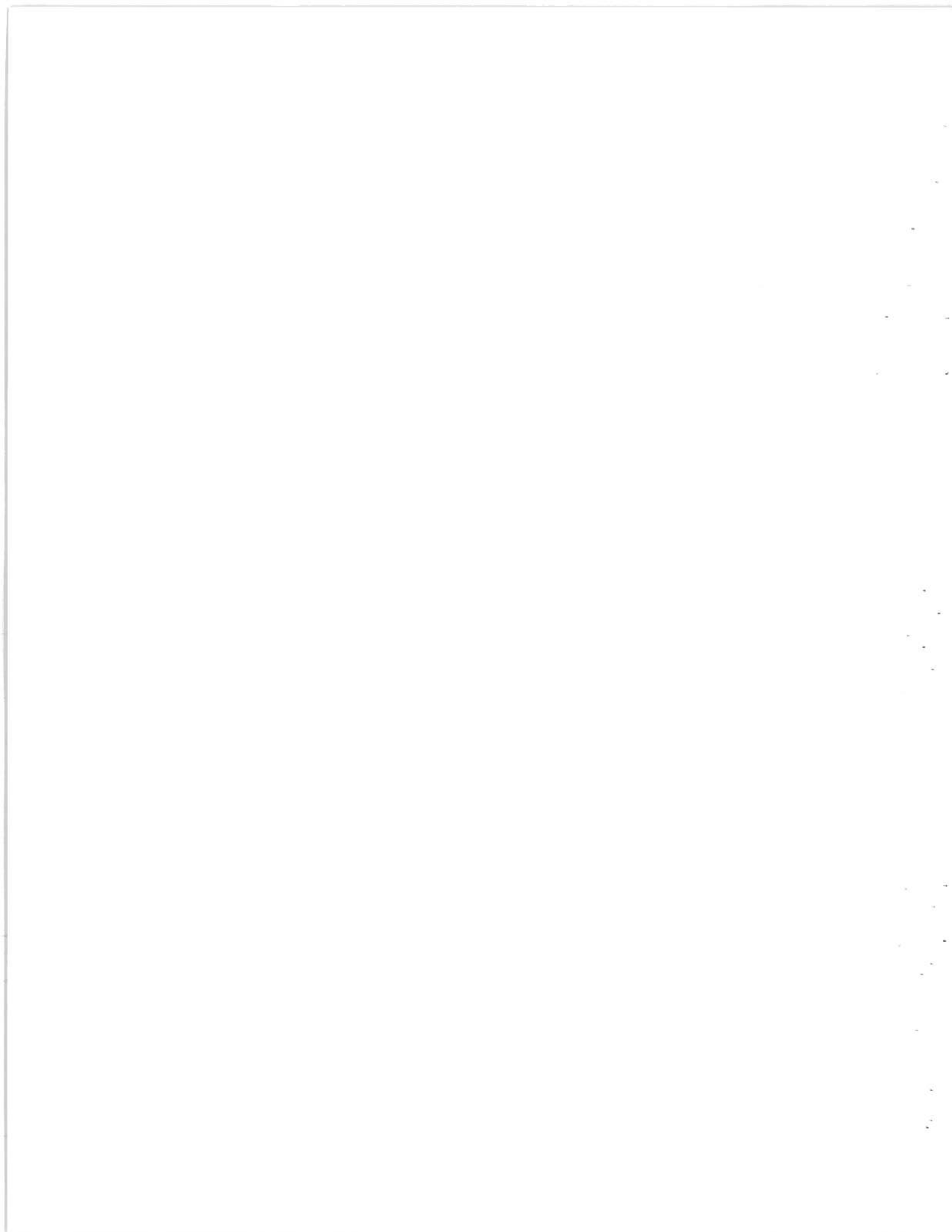
J'étais la plus petite et puis, on venait de faire un bel enterrement à ma fille, que pouvais-je dire ? Nous nous dirigeons vers la terrasse de Clementa pour lui demander l'histoire du pauvre maçon.

Nous traversons un terrain où poussent, sans ordre, des figuiers et des amandiers. Ces arbres séparent le jardin d'agrément du potager où Louise s'obstine à faire planter des pommes de terre. Des patates, pour quoi faire dans cette lumineuse Andalousie où l'on se nourrit de soleil, d'ail, d'oignons, de tomates et de poivrons. Nostalgie, nostalgie.



Première Communion de Mercedita
(au centre de la photo)

Juana, Juanito et Maria (rang du haut)
Gabrielle-Eulogia (entre les genoux de son père)
Isabel (devant sa maman)



Nous voici sur la terrasse de Clementa. C'est le soir. La grosse chaleur est passée. Une petite brise nous arrive de la mer qui, à vol d'oiseau n'est distante que de quelques kilomètres. Clementa a abondamment arrosé la terrasse, on sent presque de la fraîcheur. Le jasmin qui couvre toute la façade de la maison côté jardin, est monté à l'assaut de la terrasse, l'air embaume. Avez-vous, tapi au fond de votre mémoire, des souvenirs d'enfance parfumés de jasmin ?

- Tia, diga me.

Nous conformant à l'usage local, nous donnons à Clementa ce nom de Tia qui signifie Tante, parce que, vu son âge et le nôtre, ce ne serait pas convenable de l'appeler par son prénom.

- Raconte-nous, tu sais, l'histoire du maçon qui était si pauvre, si pauvre, si pauvre qu'il n'arrivait pas à nourrir sa famille...

Clementa adore raconter des histoires et y apporte tout un cérémonial. Cette terrasse qui est située au-dessus de la cuisine est adossée à la maison sur toute sa longueur (la longueur de la terrasse est la largeur de la maison). Elle domine sur les trois autres côtés le jardin, la cour des communs et la rue de l'église.

Nous nous installons sur le muret qui domine le jardin, noyés dans le parfum du jasmin. Clementa a pris sa chaise basse, étalant autour d'elle la corolle de ses jupons. Juanito et Tita sont assis à côté d'elle sur le muret, moi, à même le sol tout frais de la terrasse, le dos appuyé au mur de la maison, encore chaud de soleil. En face de moi, comme une ancre jetée en plein ciel, le clocher de San Mateo resplendit au soleil du soir, de toute la brillance de ses tuiles multicolores. La tête renversée en arrière, les jambes étendues sur les dalles de la terrasse, je regarde le ciel. Qui dira la beauté des ciels de mon pays, au soir d'une journée d'été, quand le soleil, déjà disparu, colore encore toutes choses de teintes irréelles ?

Clementa, ses mains menues aux doigts comme des petites saucisses posées sur ses jupes, commence son histoire.

- Il était une fois un maçon si pauvre, si pauvre, si pauvre, qu'il n'arrivait pas à nourrir ses nombreux enfants.

Nous sommes heureux, l'histoire commence comme elle doit commencer, Clementa n'a pas sauté un mot. Car cela lui arrive, à la chère vieille femme, et nous sommes trois à lui dire :

- Mais non, Tia, tu as oublié la couleur de sa chemise ou le nombre de ses enfants...

Ah ! il ne faut pas nous en faire accroire !...

- Un jour un bourgeois de la ville vient le trouver. Un homme très riche.

"Santiago, dit-il (c'est le nom du maçon), Santiago, tu connais ma maison du "barrio" (20) Santa Lucia ? Le dernier tremblement de terre l'a bien ébranlée et mis par terre le mur du jardin. Les gens peuvent entrer chez moi comme dans un moulin, viens faire les réparations, tu seras bien payé".

Santiago, tout content, remercie le bourgeois, et dès le lendemain, de grand matin, se met au travail.

Avant de reconstruire le mur, il faut dégager les pierres tombées. Une grande lézarde, du haut en bas de la maison, risque d'entraîner des dégâts plus importants. Il faut sonder les murs pour établir l'ampleur du sinistre.

Un matin, au petit jour, Santiago est sous les combles à l'endroit où la fissure est le plus large, occupé, si l'on peut dire, à sonder la plaie. Il pousse un cri :

"Virgen Santa, Maria Purissima, est-ce possible ?"

Par la fissure qu'il vient d'agrandir, il aperçoit, encastrée dans l'épaisseur du mur ... une jarre. Le pauvre homme est comme fou. Sans prendre le temps de vérifier le contenu de la jarre (non, non, ce ne peut pas être des "caracoles", la Sainte Vierge ne lui ferait pas ce tour-là ! Elle sait bien - Bénie soit-elle - que ses petits enfants ont souvent le ventre creux), il dissimule sa trouvaille sous un tas de gravats, dépoussière rapidement ses vêtements et court chez son propriétaire :

"Señor, lui dit-il, votre maison a été très ébranlée par le tremblement de terre, les dégâts sont beaucoup plus importants qu'il ne semble à première vue. Si vous voulez faire un travail sérieux afin de pouvoir la louer un bon prix, il faudra beaucoup de temps et cela vous coûtera cher. Alors, voici ce que je vous propose : je m'installe sur place avec ma famille, cela évitera la perte de temps des allées et venues et ne vous en coûtera rien, car je ferai les travaux pour le prix du loyer".

Cet argument plaît au vieil homme qui n'est pas très prodigue de ses deniers.

Et voilà Santiago installé dans la maison avec toute sa petite famille. Il travaille beaucoup, tôt le matin et tard le soir, mais les travaux avancent lentement tandis que la famille de Santiago prend un air plus prospère. Les joues des enfants deviennent rondes et roses et leurs vêtements sont moins loqueteux.

Et, fort à propos je dois le dire, le bourgeois vint à mourir. Il était vieux et nous finissons tous par mourir un jour.

Comme toujours, Clementa dit cette phrase avec beaucoup de conviction. Les étoiles commencent à paraître dans mon beau ciel et cela me distrait un peu du récit. Et puis, je connais la suite et la fin. Et pourquoi Clementa a-t-elle l'air de ne s'adresser qu'à Juanito et Tita ? Depuis qu'ils sont là, ces deux, c'est comme si je n'existais pas.

Après la mort du propriétaire, Santiago laissa passer quelque temps comme la décence l'exige, puis s'en vint trouver les neveux et héritiers.

"Señores, leur dit-il, cette maison est si branlante et croûlante qu'elle ne peut convenir qu'à un maçon. Vendez-la moi".

Les héritiers habitaient Madrid, ils avaient besoin d'argent, ils vendirent la maison à Santiago qui paya rubis sur l'ongle et en devint l'heureux propriétaire.

Vous avez deviné : la jarre contenait bel et bien des pièces d'or. Tesoro de Moro : un trésor maure.



Instant de plénitude et de Bonheur.

Santiago eut la sagesse de ne parler à quiconque de sa trouvaille. Il garda son métier de maçon et le transmit à ses fils. Toute la famille continua à vivre simplement, mais Santiago eut la satisfaction de voir grandir ses enfants pleins de vie et de santé, bien vêtus et bien nourris.

Il y a eu tant de combats, tant d'escarmouches, tant de raids pendant les siècles d'occupation maure en Espagne, qu'il y a eu dans chaque camp des coups heureux et des coups malheureux. L'Arabe qui a caché sa cagnotte dans son grenier pensait bien revenir la prendre à la première occasion d'une contre-attaque. Ce fut Santiago qui arriva... quelques siècles plus tard.

Je regarde toujours le ciel où les étoiles s'allument une à une. Les pièces d'or des moros sont-elles plus belles que les étoiles dans mon ciel ?

IV

- Vamos ! Vamos ! Demain, nous allons en pèlerinage à Nuestra Señora de la Huerta.

Maria, dans sa cuisine, s'affaire. Elle prépare des "tortillas" (21), du périmètre exact des pains ronds qui emplissent le panier posé sur la table. Quand la tortilla est bien dorée des deux côtés, Maria la glisse à l'intérieur du pain, coupé en deux en son plus grand diamètre. La mie de pain va s'imbiber de l'huile d'olive et demain nous calmerons les plus grosses faims avec ces sandwichs succulents et imprévus.

L'un après l'autre, les pains ronds farcis de tortilla s'alignent dans le panier plat tapissé d'un torchon blanc immaculé.

Dans un petit recoin de la cuisine, je suis attentivement tous ces préparatifs, en essayant de ne pas entendre la voix de Juana qui, sur l'ordre de Louise, m'appelle pour me mettre au lit.

Pauvre mère ! aura-t-elle lutté, durant toutes ces années espagnoles, contre des habitudes locales qui ne cadraient pas avec ses propres principes d'hygiène.

"Les enfants doivent avoir dix heures de sommeil". Ici, tard dans la nuit, les petits Espagnols, leurs grands yeux noirs agrandis encore par des cernes de fatigue, traînent dans les rues, remorqués par leurs parents à la recherche d'une hypothétique fraîcheur.

Juana me déniche dans mon petit coin de cuisine et, bon gré mal gré, je dois aller au lit. Maria abandonne ses marmites pour me donner un baiser et quelques mots de consolation.

"Niña, niña, va vite au lit. Demain, il faudra se lever tôt pour aller rendre visite à la Virgen de la Huerta".

Ce sanctuaire, comme son nom l'indique, est situé hors la ville, dans la "Huerta" (22), ceinture verte de terres irriguées qui entoure l'agglomération et contribue à nourrir ses habitants. Un système savant de canalisations qui date des Maures ou peut-être bien des Romains, distribue suivant des règles codifiées l'eau qu'un barrage sur la capricieuse rivière a recueillie et stockée. Dans ce pays où il pleut rarement et toujours en trombes, cette sage gestion permet les plus riches cultures. Je ne sais pas quelles sont les règles de distribution, mais les paysans, eux, le savent bien ! Que de querelles de voisinage à propos de cette eau si précieuse ! Ne vous étonnez pas que les ingénieurs espagnols depuis toujours aient été à l'avant-garde pour la construction des barrages. Leur vie même dépend de cette pluie si rare et si précieuse qui, suivant les caprices de la Météo, tombe du ciel en trombes ou se fait désirer jusqu'à l'angoisse.

Eau pure, eau limpide, eau vivifiante. Tous les poètes de cette terre aride ont chanté ta fraîcheur et tes bienfaits. Je me souviens de Teresa, la noble Castellane, cherchant dans un élan mystique à exprimer la douceur de l'amour divin qui pénètre son être tout entier, le comble de bonheur et fait fructifier tous ses dons; elle aurait pu évoquer le soleil ou le feu, non, elle ne trouve pas de meilleure comparaison que l'eau; l'amour divin, selon cette grande mystique, est semblable à cette eau pure, cette eau vivifiante qui pénètre l'âme, la comble de douceur; eau merveilleuse qui fait fleurir le désert.

Juana a préparé sur une chaise, au pied de mon lit, la petite robe que je porterai demain. A manches longues, bien sûr, nous allons dans un couvent. Il y a aussi, et cela me comble de joie car je me sens considérée comme une femme, une petite mantille blanche pour me couvrir les cheveux. J'essaye de m'endormir, mais je suis si excitée dans l'attente de cette fête que je n'arrive pas à apprivoiser le sommeil. Lorsque, tôt le matin, Juana vient me réveiller, j'ai l'impression que je viens juste de fermer les yeux.

Tout ensommeillée, je me laisse habiller, tout en déjeunant. Mon déjeuner consiste en petits morceaux de pain et petits morceaux de chocolat que Juana a préparés dans une assiette et dont elle m'emboque, tout en enfilant mes vêtements. Juanito et Tita restent à jeun pour aller communier.

Dès que nous sommes prêtes, nous allons dans la cour où Cayetano a déjà attelé. La jument jeune et fringante à la charrette anglaise que mon père va conduire, le gros cheval rustique à la calèche où vont s'entasser les enfants, les domestiques et les paniers à provisions.

Le portail est ouvert, mon père saute sur le siège de la charrette anglaise où Louise, enveloppée de voiles, est déjà installée, et rend les rênes à la frémissante jument qui s'envole. Le reste de la famille va suivre plus lentement. Il est convenu que les deux voitures se retrouveront à mi-route, pour franchir le "barranco" (23), la principale difficulté du parcours.



Départ pour la Romaria de la Virgen de la Huerta.

Juanito grimpe à côté du cocher. Tita, Maria, Juana et moi, nous nous installons sur les deux banquettes qui se font vis-à-vis, sous la bâche en toile cirée noire, et la lourde carriole s'ébranle à son tour.

Le "barranco" est un obstacle bien réel, large ravin au fond duquel coule en période de pluies une rivière, à sec en ce moment. La charrette anglaise est déjà passée et attend sur l'autre rive, la jument attachée à un acacia. Mon père vient au devant de nous, Juanito s'élance en riant dans le sable de la descente, Tita le suit en poussant de petits cris. Entre Maria et Juana qui me donnent la main, je suis le même chemin, avec une peur délicieuse, tandis que Cayetano aide son gros cheval, attelé à la calèche vidée de ses voyageurs, sinon du ravitaillement, dans la difficile descente. Tous arrivent enfin, sains et saufs, sur l'autre rive où Louise, qui a suivi le dangereux cheminement avec une petite angoisse au coeur, serre ses enfants dans ses bras.

Nous remontons en voiture pour la fin du voyage qui est une agréable promenade à travers la huerta bien irriguée, luisante de tous ses verts dans l'éclat du soleil matinal. Orangers et citronniers, tomates et concombres, poivrons, melons et pastèques s'alignent le long de notre route comme en un parterre de jardin soigneusement entretenu, prospères, éclatants, heureux, les pieds dans la rigole et la tête au soleil.

Nous commençons à apercevoir les bâtiments groupés autour de l'église de Nuestra Señora de la Huerta... C'est avant tout le sanctuaire où l'on vénère la patronne bien-aimée des habitants de cette ville. C'est aussi un couvent de Franciscains dont la principale fonction est l'entretien du sanctuaire et l'organisation des fêtes, neuvaines, processions et autres cérémonies à la gloire de la Vierge. C'est surtout... le lieu où habite le Père Bonaventure, confesseur attitré et directeur de conscience de mon père et, ipso facto, de Louise.

Nous arrivons. L'église domine les bâtiments conventuels entourés de jardins. Devant l'église, un vaste terrain, espèce d'esplanade où doivent, les jours de fête, se dérouler les processions. Mes parents se mettent en quête du Père Bonaventure, Cayetano cherche un peu d'ombre pour les chevaux, Maria, l'emplacement où tout à l'heure elle débarrera le pique-nique.

Dans le cloître le long de l'église, voici le Père Bonaventure. En petit Espagnol élevé dans les bonnes Maisons, Juanito s'avance et pose respectueusement ses lèvres sur la main du Père qui répond à ce salut en mettant sa main sur la tête de l'enfant, tandis que, du pouce, il trace une croix sur son front. Tita se tortille sur place sans savoir ce qu'elle doit faire. Moi, je porte toute mon attention à ce qui est à hauteur de mes yeux: la cordelière blanche à noeuds et le chapelet aux grains gros comme des billes qui pendent à la ceinture du Père. Mes parents et les grands disparaissent dans le sillage du Père.

Cayetano, que la dévotion n'étouffe pas, va cueillir, sur le talus aride qui borde le chemin, des figues de Barbarie, sans souci des épines que ses mains calleuses n'ont pas l'air de sentir. Tout à l'heure, il nous offrira ces fruits, chaque figue fendue en deux d'un seul coup de navaja (24), avec une habileté qui me subjugué, faisant jaillir la pulpe du fruit, d'un rose quelque peu impudique (les Anglais diraient "rose shoking" !).

J'aime les figues de Barbarie et ne venez pas me dire que ça n'a pas de goût et que c'est plein de pépins. C'est tout simplement que vous n'en avez jamais mangé, frais cueillies, offertes sur un plateau à la Romaria de Nuestra Señora de la Huerta.

Nous avons prié, nous avons écouté le chant des moines, nous avons fait briller des cierges devant la Vierge noire parée comme une idole, et maintenant, nous mourons de faim... Mon père a été invité au réfectoire des moines. Quel privilège ! Le reste de la famille est autorisé à pénétrer dans les jardins (ce qui est aussi un privilège). Quel bon repas arrosé d'eau claire ! quelle merveilleuse fraîcheur ! Ah ! la bonne sieste dans le jardin du Monastère miraculeusement calme et frais !

Et le soir, sur le chemin du retour, ivre de grand air et de ferveur, secouée dans la calèche, bien serrée entre Maria et Juana, je m'en-dors épuisée, en serrant sur mon coeur des images pieuses, des médailles saintes et un si joli chapelet neuf. Je suis heureuse. J'aime Notre-Dame de la Huerta. Mon petit chapelet rouge a touché l'ourlet de sa robe.

V

C'est cette année là, je crois que nous avons passé les mois d'été au bord de la mer.

Il y a eu dans la ville, un de ces épidémies infantiles qui laissent derrière elles bien des petites victimes et des mères éplorées. Il a fait très chaud, le mal s'est déclaré dans la ville basse, dans ces "barrios" au bord du Guadalentin où le choléra et autres épouvantails sévissent périodiquement parmi une population sans hygiène.

Isabelita est tombée malade. Je ne sais pas quel a été son mal, mais je n'oublierai jamais le choc de son retour parmi nous après des semaines d'isolation. Si pâle, si fragile, ses grands yeux décolorés dans un petit visage réduit à rien, semblant lancer au ciel et à la terre une muette et pathétique interrogation. Et pourquoi l'avoir tondue comme un légionnaire ? Souffrance.

Je pense, oui vraiment, qu'il était urgent de changer d'air. Et nous sommes partis pour les Alcazares...



Sur la plage de los Alcazares.

Ce nom de guerre et de gloire évoquant châteaux et fortifications désigne, en fait, un modeste village. Quelques maisons basses aux toits plats formant terrasse, crépi blanc éclatant (les habitants ont à coeur de le refaire chaque année), la plage. Nous ne sommes pas directement sur la Méditerranée, mais au bord d'une anse profonde, "el mar menor", la petite mer, presque fermée par rapport au large. Quelle vie heureuse nous avons mené cet été là au bord de notre petite mer !

Mon père était resté à Lorca avec Cayetano et la vieille Clementa. J'avais Louise, Maria et Juana, tout ce que j'aimais.

Dans la maison, tout était simplifié au maximum. Nous vivions pour ainsi dire de grand air, de pain et d'eau fraîche. Encore fallait-il aller quérir chaque matin notre ration pour la journée. Et c'était le bonheur ! Dieu ! que le bonheur est facile !

Chaque matin, un brave homme descend de la montagne avec son petit âne chargé de "cacharos" (25) pleins d'une eau pure et réputée, car pour l'eau aussi il y a des "crus" plus ou moins cotés.

Maria porte sur sa tête, avec quelle grâce naturelle, un cacharo de terre. Je trotte près d'elle, ma petite main potelée dans sa grande main brune et sûre, tenant de ma main gauche un tout petit cacharito qui doit bien pouvoir contenir deux verres d'eau. Ni Juanito, trop hidalgo pour s'abaisser à ce travail de femme, ni Tita, trop fiérote pour accomplir un labeur de servante, ne font partie de cette expédition matinale. D'Isabelita, petite convalescente pâlotte, il n'est, bien sûr, pas question. D'être l'unique augmente mon plaisir. Juana est avec nous, trop heureuse de guetter dans les yeux des gamins qui traînent sur la plage, une admiration silencieuse pour sa jeune beauté.

Il fait frais. Nous attendons, bavardant avec les femmes du village, l'arrivée du petit âne. J'admire, une fois de plus, la noblesse naturelle de Maria. Aimable sans familiarité. Gardant ses distances. Digne.

Indifférente au bavardage des femmes (qui ne manquent pas chaque matin de s'esclamer à grands cris sur ma blondeur "que barbarida" (26), sur ma beauté (!), je grignotte un morceau de pain sorti de la poche de mon tablier à volants. Un cri : voilà le petit âne ! D'émotion, je laisse tomber le pain. Juana se précipite, ramasse le pain... hélas, il est vraiment souillé. Elle a alors un comportement étonnant. Elle prend le pain, le porte à son front, sa poitrine, son épaule gauche, puis la droite, en un large signe de croix. Personne ne s'étonne, et elle dit, me regardant dans les yeux : "Dios te perdona", que Dieu te pardonne. Qu'il te pardonne ce péché, ce sacrilège, perdre un petit morceau de ce pain, de cet aliment sacré, que dans sa bonté Il nous donne chaque jour, en réponse à notre demande, pain dont le pauvre a toujours la crainte, l'angoisse de manquer. Pain sacré dans lequel, chaque jour, à l'humble prière de son prêtre, Dieu lui-même vient demeurer.

J'ai retenu la prière de Juana : de ma vie, je n'ai jeté un morceau de pain et si, par malheur, en voyage ou dans quelque circonstance insolite cela a pu arriver, j'ai humblement renouvelé le geste de Juana, "Que Dios me perdona". Que Dieu me pardonne.

Mais puisque nous parlons de pain, je vais vous dire les merveilles que notre talentueuse Maria confectionnait pour éviter l'inévitable gaspillage qui aurait pu se produire dans une maison pleine d'enfants.

D'abord, bien évidemment du "pain perdu". Tout le monde connaît, mais je serais bien étonnée que quelqu'un, de nos jours, s'inquiète encore d'utiliser les restes de pain. Voici la recette de Maria : le pain est d'abord trempé dans le lait, égoutté, puis frit à la grande friture, dans l'huile d'olive évidemment. Consommé chaud, saupoudré de sucre et de cannelle. Un régal ! Ça, c'est le "pain perdu" ordinaire. Si vous trempez le pain au lait dans des oeufs battus, alors là ce sont des beignets de fête.

Et savez-vous ce qui constituait au moins trois fois par semaine notre repas du soir ? Avez-vous déjà entendu parler des "migas" ? Voici la recette. Emietter le pain, l'arroser de lait (l'arroser, non l'inonder), rouler ces miettes dans la farine, cuire à la grande friture, dans de l'huile d'olive. Cela donne de tout petits beignets, de la taille d'une bouchée d'enfant. On ajoutait des croûtons, frits également, et Juana pouvait nous raconter, soir après soir, l'histoire du berger (figuré par le gros croûton) qui fait rentrer ses brebis (les "migas") dans la grotte (notre bouche grande ouverte) et qui rentre à son tour, le dernier (ça y est, le repas est terminé). Nous prenions notre repas en plein ciel, sur la terrasse de notre maison blanche, face à notre "petite mer" qui, à l'horizon rattrapait le ciel. Ciel et mer passaient du bleu au rose, du rose à l'orangé et nous guettions l'étoile du berger qui donnait le signal du coucher.

Nous étions au bord de la mer. Nous nous sommes baignés. Je suppose que Juana et Maria se baignaient quand les enfants faisaient la sieste. Pour ma part, je les ai toujours vues sur la plage en robe noire et tablier blanc à plastron et bretelles volantés.

Par contre je revois, comme si elle était en ce moment même devant moi, Louise en maillot de bains. C'était un "deux pièces", mais qui n'avait rien à voir avec ce que l'on nomme ainsi aujourd'hui. Imaginez une tunique en grosse toile bleu gris, avec un grand col marin galonné de blanc et des manches jusqu'à l'avant-bras, tunique qui recouvrait jusqu'aux genoux un pantalon froncé descendant jusqu'à mi-mollet. Ainsi affublée, elle aurait dû être horrible et ridicule : je la trouvais la plus belle du monde. Elle était belle.

Nous étions habillés de vêtements analogues qui recouvraient notre corps entièrement, beaucoup plus qu'une robe d'été de nos jours... et nous nous baignions toujours seuls... Je me demande encore aujourd'hui comment et pourquoi ce rivage de notre "petite mer" semblait être notre domaine exclusif, notre plage privée. Allions-nous dans une petite crique éloignée du village ? L'usage des bains de mer était-il affaire de riches et réservés aux bourgeois de la ville ? Nos "Alcazares" étaient-ils un village perdu du bout du monde ? Je ne trouve pas de réponse à mon interrogation. Nous ne devrions pas laisser mourir nos parents avant qu'ils n'aient répondu à toutes les questions que nous nous poserons, tristement, vainement, quand leurs bouches seront closes et leurs beaux yeux éteints.

... Je ne puis répondre, mais dans mes souvenirs il y a la mer, la plage, deux silhouettes sombres avec des tabliers blancs et nous, avec nos maillots de bain d'opérette.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas appris à nager, nous n'avons pas pris d'insolation, et nous sommes rentrés à Lorca avec des mines superbes.

VI

A notre retour en ville, cette thérapeutique des bains de mer fut complétée par un traitement plus original. Après avoir respiré l'air marin, nous sommes montés à la mine, dans la "sierra" (27), nous imprégner de vapeurs ... de soufre ! Qu'attendaient mes parents de ce traitement original ? Comme ils ne sont plus là pour me répondre, je traque tous les amis médecins, et parents, fils, gendres et belles-filles de la profession. En vain ! je n'ai pas encore reçu de bonne réponse. J'en ai conclu que c'est de l'air vivifiant de la montagne qu'on espérait notre remise en forme avant la rentrée des classes, et non des vapeurs de soufre !

Ah ! la belle journée de vacances que nous passions là à nous poursuivre, malgré la chaleur dans cette poussière scintillante, nous cachant derrière des monticules de minerai éclatant, jouant avec les rouleaux de minerai lisses et brillants, déjà préparés pour être chargés à dos de mulet et transportés par les durs sentiers muletiers vers Cadix, et de là dans le monde entier ! J'aimai beaucoup la petite mine de mon père, et j'ai longtemps cru que c'était une mine d'or !

Un autre rite marquait ces journées de fin de vacances, un peu tristes et longuettes. Chaque année, avant la rentrée des classes, nous allions rendre visite aux "Petites soeurs d'en haut". Etait-ce des Trappistines, des Carmélites ou un de ces ordres locaux ignorés partout ailleurs dans le monde ? Je ne saurais répondre avec exactitude et après tant d'années cela importe peu. Une visite au Carmel comme distraction, cela peut étonner. Pas ici. Déjà, au temps de Térése d'Avila, ces "tertulias", réunions mi-mondaines, mi-pieuses étaient d'usage courant dans les parloirs espagnols. Térése avait grondé bien fort contre ce qu'elle considérait comme coupable concession au "monde". Mais il y avait de cela bien des années et dans les couvents espagnols, les âmes pieuses vont encore exposer leurs soucis et demander conseil aux saintes religieuses retirées entre quatre murs. J'aime la démarche de Louise. Elle passe ses jours et ses semaines comme cloîtrée dans sa maison entre ses enfants et ses domestiques. Cette visite aux "Petites soeurs d'en haut", flanquée de ses deux grandes filles endimanchées à la saveur d'une

escapade, d'une récréation. Peut-être a-t-elle vraiment une amie très chère dans ce couvent ? Je crois plutôt que le charme de Louise lui vient d'avoir gardé toute sa vie une âme d'enfant émerveillée, faisant sa joie d'une fleur, d'un rayon de soleil, du gazouillis d'une fontaine, et pourquoi pas, d'une visite aux Carmélites.

Le couvent des "Petites soeurs d'en haut" est situé à l'autre bout de la ville, au pied de l'escarpement qui porte ce qui reste d'un glorieux château maure. De belles demeures des grands siècles espagnols, des ruelles étroites où, même aux heures les plus chaudes on goûte un peu de fraîcheur. Lourds vantaux, écussons armoriés sculptés dans la pierre, grilles ouvragées d'arabesques. On imagine des carrosses presque aussi larges que la rue, des cavaliers hautains et mystérieux, drapés de capes sombres, des portes s'entrouvrant pour un secret murmuré. La ruelle est si étroite que Cayetano arrête notre équipage à quelque distance, attache la jument à un anneau dans le mur et accompagne Louise (trois pas derrière) jusqu'au portail du couvent. La tête de la soeur tourière apparaissant dans l'encadrement du fenestron grillagé, à droite du portail, répond à notre son de cloche. On parle, la tourière disparaît. Louise jette un dernier regard, inquisiteur mais assez fier, sur ses filles. Tout est en ordre; nos cheveux sont bien lisses (adieu bouclettes, je porte maintenant les cheveux "à la Jeanne d'Arc"), nous transpirons un peu dans nos robes neuves. Pour la circonstance et malgré la chaleur, nous portons pour la première fois nos "robes de dimanches" de cet hiver, en fin lainage vert pâle, chiné de vert foncé, avec col, manchettes et parements en velours vert très sombre, qui flatte notre blondeur. Tout est parfait. On nous introduit enfin dans le passage voûté, dallé de cailloux de rivière, assez large pour qu'une voiture puisse entrer. Il fait délicieusement frais. Au-delà du porche, un minuscule jardin d'ombre, de lumière et de buis taillé. Une exubérance de fleurs, un paradisiaque fouillis de verdure et de couleurs. Nous suivons la soeur tourière jusqu'au parloir, sombre, très sombre, carrelage resplendissant, petit autel à saint Joseph, patron du couvent. Au pied du saint, un vase d'opaline contenant un seul lis. Le lis embaume. Le carrelage sent l'encaustique. Je ne sais pourquoi, je me sens merveilleusement bien. Heureuse. La pièce est très sombre, les fenêtres sont hautes, petites, voilées et grillagées. La pièce est partagée sur toute sa longueur par une double grille, un espace d'environ un mètre entre les deux, un rideau sombre derrière la grille la plus éloignée. Je suis heureuse, tout de même un peu intimidée.

Une porte s'ouvre. On entend un bruit de pas et un cliquetis de chapelet. Le rideau se tire. Une voix (mélodieuse) dit : "Benedicamus Domino", Louise répond : "Deo gratias". A travers cet espace qui sépare les deux grilles, je ne vois pas quels secrets Louise et son amie pourraient bien échanger, d'autant moins qu'une autre religieuse, que j'aperçois, maintenant que mes yeux se sont habitués à l'obscurité, assiste, silencieuse, à l'entretien, en récitant son chapelet. Cela n'a pas l'air de gêner Louise et son amie, soeur Marie de l'Incarnation. Elles devisent à petites phrases tranquilles, égales, sans passion comme sans précipitation. Louise parle de ses enfants; je prête l'oreille, il s'agit de moi : à la rentrée des classes, je dois aller chez les Soeurs de la Charité qui ont un "Parbulo", une classe enfantine. Soeur Marie me regarde avec un sourire bienveillant. Je me lève, souris en rougissant, et essaye une révérence maladroite. On

parle maintenant de Tita. Elle retournera à la rentrée chez les Dames du Sacré-Coeur à St Sébastien. Ma grande soeur se lève avec autant de grâce que de vivacité et plonge dans une élégante révérence, son oeil bleu brillant d'espièglerie.

Puis on en vient à Juanito, resté à la maison avec son ami Jaime. Il n'est pas séant que les petits garçons rendent visite aux religieuses dans leur couvent. A ce point de la conversation, je me désintéresse complètement des propos échangés pour suivre le jeu d'un rayon de soleil qui a réussi à franchir tous les barrages, murs, volets, grilles et rideaux, pour venir folâtrer sur les dalles couleur de miel et caresser les jolies tomettes en terre cuite, fraîches au toucher, douces à l'oeil.

Ah !... il y a du nouveau... le ronron des voix a changé de registre. J'aperçois, venant à nous, une fine pelle d'argent avec un manche d'une longueur inhabituelle (la largeur de l'entre deux grilles). La pelle, un peu oscillante, est chargée de friandises. Mon Dieu ! pourvu que la main invisible qui la tient ne tremble pas. Quel désastre si toutes ces bonnes choses tombaient dans le "no man's land" entre les deux grilles. Elles seraient perdues pour nous. Ouf ! la pelle volante est arrivée à bon port. Ces pâtes d'amande aux couleurs pastel, quel régal ! pour les yeux et pour le palais. Le secret de fabrication est bien gardé, transmis de génération en génération dans les cuisines du couvent. J'espère tout de même que les petites soeurs en mangent quelquefois ? ne serait-ce que pour la fête de la Mère supérieure ou de saint Joseph, leur cher Patron...

Louise a terminé sa visite... mais elle n'a pas terminé tout ce qu'elle a à faire ici. Nous nous dirigeons maintenant vers la chapelle. Louise désire se confesser. L'aumônier du couvent est un vieil homme plein de sagesse et parfaitement sourd. Est-ce pour sa sainteté ou pour sa surdité que Louise apprécie ses bons offices ?

Nous arrivons à la chapelle. Un murmure... que dis-je ? une rumeur nous y accueille. Les religieuses se confessent, sans pour autant quitter la clôture. Le confessionnal a, si je puis dire, un pied dedans, un autre dehors. Côté chapelle, la chaise de l'aumônier; côté clôture, le prie-Dieu où les moniales, l'une après l'autre, viennent avouer leurs fautes et leurs manquements. Mais, je vous l'ai dit : le vieil aumônier est sourd et je crois bien qu'il fait un peu du travail en série. Ce ne serait pas bien du tout. A tout ce que lui avouent ces saintes femmes, et qu'il n'entend sans doute pas, il répond un seul et unique commentaire, en criant comme... un sourd : "Amor propio, amor propio" (28)... pauvres petites soeurs, j'ai peine à croire que toutes ces belles âmes se soient consacrées à Dieu dans une vie d'austérité et de prière à seule fin de conforter leur petit moi et de trouver un bon confort moral... Je n'ai pas lu Freud, et je trouve Monsieur l'Aumônier bien sévère... et bien sourd.

Louise a pris la fuite et remis à un autre jour la confession de ses péchés.

Les vacances se terminent. Déjà Juanito et Tita nous ont quittés pour rejoindre leurs collègues respectifs à St Sébastien. Tristesse de la séparation vite oubliée.

Bientôt, ce serait ma première rentrée des classes. Excitation, petite angoisse, curiosité inquiète se partagent mon coeur. On n'avait pas, dans ce temps-là, toute la panoplie de l'écolier moderne, faite de tant d'accessoires inutiles et indispensables, pour l'aider dans ces premiers pas de sa vie en société. Je n'avais qu'une seule arme pour lutter contre mes appréhensions et mes affres : une ardoise en carton noir, munie au bout d'une cordelette, d'un crayon. Pour les parents, tout était aussi simplifié; aucun risque de trouver les listes d'inscription closes, ou de se voir refoulé parce qu'on n'est pas du quartier. L'école des Soeurs de la Charité est immense et ouverte à qui veut bien s'y inscrire. Le jour où, pour la première fois, Louise me présenta à la Mère supérieure, j'oubliai mes éventuelles inquiétudes. Tout me parut beau, frais, clair, gai. Un cloître moderne, aux colonnes crépies de couleurs claires s'élevant très haut vers la voûte, dalles de marbre. Au milieu du cloître, un jardin de cactus et de géraniums et, ce qui me parut la plus jolie chose que j'ai jamais vue, une reproduction de la grotte de Lourdes avec statues de la Vierge Marie et de Bernadette, rocailles, fleurs et lumignons bleus toujours allumés. Je suis remplie d'admiration et vraiment heureuse de rentrer dans une si belle école. La Supérieure est jeune et apparemment très occupée. Notre affaire est rondement menée. Louise, dont le souci est toujours le même, demande que je fasse quelques heures de "conversation" avec l'une des religieuses venant de France. C'est accordé. Nous nous retrouvons dans la rue, affaire réglée, beaucoup plus tôt que prévu.

La maison des Pallarés est très près de l'école. Louise décide de profiter de l'opportunité pour rendre visite à la maman de Jaime. Louise soulève le heurtoir de cuivre astiqué et briqué, comme d'ailleurs la porte et les marches du perron. On nous fait entrer. J'aime, dans les maisons espagnoles, le contraste entre la touffeur de la rue et la fraîcheur de l'intérieur. Madame Pallarés, petite brune à la poitrine et au chignon opulents, n'est pas vraiment une amie intime pour Louise, mais le Docteur, son mari, nous soigne depuis notre naissance à grands coups d'huile de foie de morue et de glycéro-phosphate, et son fils, Jaime, est le meilleur ami de Juanito. Bonnes relations, un peu superficielles.

Quand Louise se lève pour prendre congé après un échange de propos aimables et insignifiants, le maître de maison, prévenu, sollicite l'honneur de la raccompagner jusqu'à sa porte. Dans ce pays, dans ce temps, ç'eût été manquer au plus élémentaire savoir-vivre que de laisser une dame sortir seule dans la rue, sans proposer, respectueusement, de lui faire escorte. Que les Français se le permettent, c'est leur affaire, ils sont un peu rustres, mais un hidalgo ne saurait manquer, sans faillir, à un aussi aimable devoir.

Vint le jour de la rentrée. Habillée d'un grand tablier en toile écrue, liseré de rouge et boutonné dans le dos, je découvre la salle de classe du "Parbulo". Face au bureau de la maîtresse qui est une toute jeune soeur à cornette blanche, un grand escalier de bois occupe toute la longueur de la pièce et toute sa largeur, jusqu'à soixante centimètres du plafond. Nous,

les enfants, nous nous asseyons sur ces marches, en quinconce, pour laisser la place aux pieds de ceux qui sont sur la marche de dessus. Tout le monde voit très bien la coiffe aérienne de notre maîtresse. Le premier jour, nous avons chanté, en espagnol : "Malbrough s'en va-t-~~en~~ guerre" ! Vous pensiez peut-être que c'était une chanson française composée pour brocarder les Anglais ? Sans doute pour répondre aux vœux de Louise, j'ai appris très vite des fables de La Fontaine, et je me vois encore debout à côté du pupitre de soeur Adoration récitant en français et à toute vitesse "Le Corbeau et le Renard" ou "Perrette et le pot au lait", devant toutes les Conchita, Lolita, Paquita et autres Mariquita de ma classe, sans en comprendre un mot, ni elles non plus. Que c'est beau la culture !

L'école est située très près de la maison. Nous longeons le mur du jardin sur deux ou trois cents mètres. A mi-chemin, il y a, dans le mur, une ouverture en demi-cercle, grillagée, qui me procure le plaisir, en passant, de jeter un coup d'oeil sur mon paradis. Quelques maisons encore, et nous débouchons sur une rue en pente, très animée. De là, on peut voir, sur la droite, le groupe important des bâtiments de l'école, couronnés par le dôme en tuiles vernissées bleu foncé, de la chapelle. C'est très près, mais au début du moins, il y a toujours quelqu'un pour m'accompagner dans ce court trajet. Le plus souvent, c'est Maria, bien que cela n'entre pas dans ses attributions de cuisinière. Louise a trop le souci de ses responsabilités pour lâcher la bride sur le cou à notre délurée Juana.

Il arrive que ce soit Cayetano et alors, là, je n'aime pas du tout. Je n'ai rien de bien grave à lui reprocher, si ce n'est de galoper devant moi à grandes enjambées, comme s'il courait un marathon, se désintéressant complètement de la petite fille apeurée qui essaye de le suivre, à grande crainte d'être semée dans les rues comme le Petit Poucet dans les bois. Puis, il sent mauvais, un mélange de tabac froid et de remugles d'écurie. Le velours marron à grosses côtes de son pantalon fait un drôle de bruit désagréable quand, au rythme de la marche, une jambe frotte contre l'autre.

En y repensant, je crois que je n'avais rien à voir dans la mauvaise humeur de Cayetano. C'était un enfant trouvé, comme son nom (Exposito, c'est-à-dire déposé, abandonné) le proclamait sans discrétion. Il devait en vouloir à tout le monde, à ses parents, à la société, à la petite fille comblée que j'étais. Il fera pourtant une belle et imprévisible carrière et connaîtra des heures de gloire.

VII

L'automne est arrivé, et voici "la Fête de la pomme de terre". Etait-ce une habitude du pays ? Je pense plutôt à une trouvaille de Louise pour remercier tous ceux qui pour lui plaire et adoucir la nostalgie de leur "Señora" faisaient pousser ici ce légume inhabituel. On a fait appel à tous les hommes de notre clientèle, et un beau jour, de grand matin, on voit arriver avec leurs outils les frères, les pères, les cousins de "nos femmes" pour aider Cayetano à la récolte; vient aussi, avec son oncle, "le Joselito de Maria", petit bonhomme au crâne rasé, solide sur ses jambes, à peu près de mon âge, et Mariquita, la soeur de Juana qui, malgré ses treize ans, promet d'être aussi délurée que son aînée.

Les hommes travaillèrent dur; les femmes aussi aux cuisines. Et le soir venu, la récolte en cave, ce fut la fête. Une table est dressée sur des tréteaux, dans la cour des communs, pour ce banquet rustique. Tous se gavent de pommes de terre nouvelles, à toutes les sauces, ailloli, "salsa verde", sauce tomate, sans oublier les "papas", la purée, une friandise car ici le lait est rare, et les frites à l'huile d'olive. Le frère de Maria, qui tient lieu de père au petit Joselito, a sorti sa guitare. Il lance dans la nuit une longue plainte modulée. Maria reprend la lamentation en un duo improvisé, soutenue par le chœur qui bat des mains en cadence. Pourquoi ces chants du sud sont-ils ainsi chargés de tristesse ? Comme si la fête de ce soir, le soleil de cette journée, ne pouvaient effacer de la mémoire collective les siècles d'oppression, les batailles, les épidémies, la sécheresse, la pauvreté... Quand on a bien chanté, le "cacharo" d'eau fraîche circule à la ronde. Les hommes boivent à la gargoulette, levant haut, au-dessus de leur tête, le pot de terre cuite et dirigeant habilement au fond de la gorge le jet d'eau fraîche.

Ramon a repris sa guitare. Il attaque une "séguillida" (29) endiablée. Juana trépigne sur place. Il n'y a pas besoin de la prier beaucoup pour qu'elle s'élance au milieu du cercle, sur la terre battue de la cour. Les reins cambrés, les bras gracieusement levés au-dessus de la tête, elle danse, en face de sa soeur cette seguillida typique de leur province. Juana, l'auriez-vous cru, est un peu intimidée. Son père est là. Le "Señor" (mon père) aussi. Chacun, ici, connaît son austérité. Sa piété sévère. Messe chaque matin, confession chaque semaine. Juana danse, en somme, très "en-dessous de ses moyens". On dirait une petite fille sage, un jour de distribution des prix. Mariquita elle, n'est encore qu'une adolescente gauche et maigriçonne. Spectacle familial auquel chacun prend le plus grand plaisir. Dura-t-il tard dans la nuit ? Dura-t-il jusqu'au matin ? Je dormais depuis longtemps sur les genoux de Louise quand elle donna le signal du couvre-feu.

La femme de Ramon n'est pas venue à la Fête de la pomme de terre. Elle est à la veille d'accoucher. Elle a préféré rester chez elle. Par pudeur. Mais elle ne peut, la semaine suivante, se dispenser de descendre au marché. Un sou est un sou, et on a bien besoin, à la maison de la moindre petite "perra chica" (30). Les dernières tomates, quelques gousses d'ail, du persil, joliment présenté en bouquets, les premières amandes, quelques oeufs dont on se sera privé, tout cela rapportera bien quelques piécettes. Le marché

a lieu, chaque semaine, sur la place de la cathédrale, au pied du château. Tôt le matin, Ana a jeté une couverture sur la "burra", la vieille ânesse pacifique, ajusté par dessus la hotte double fabriquée à la maison avec de l'"esparto" (alfa) sauvage récolté dans la sierra. Dans ces deux couffins qui pendent de chaque côté sur les flancs de l'animal, elle dépose avec soin, tout frais cueillis, les fruits rustiques de son lopin de terre. Elle tire le licol de l'ânesse jusqu'à la murette qui limite la cour et se hisse lourdement en selle. Un léger coup de talon, et l'ânesse se dirige d'un pas tranquille vers le sentier bien connu qui conduit à la ville.

Son ventre bien calé sur les genoux, complètement enveloppée dans son châle noir, Ana se laisse aller au plaisir de cette promenade dans la fraîcheur du jour. Elle ne sent aucune fatigue, et se réjouit à l'avance, une fois sa marchandise bien vendue, d'aller bavarder un bon moment avec sa belle-soeur Maria.

A la ville, tout se passe bien. Ana retrouve sa place habituelle sur l'esplanade de la cathédrale. Elle étale, à même le sol, une toile sombre sur laquelle elle dispose, avec un sûr instinct, ses légumes frais en une harmonieuse "nature morte". Le jaune vif des citrons près du violet des figues fraîches, le vert tendre des amandes faisant valoir l'éclat des tomates. Ana a ses "pratiques" et sa marchandise, toute fraîche et bien présentée, s'enlève rapidement. Dieu soit loué car il semble bien que, dans son ventre, l'enfant commence à s'agiter furieusement en direction de la sortie.

Une vieille femme marchande les dernières olives. Ana, sans prendre le temps de discuter avec sa cliente comme elle le fait d'habitude, par plaisir et parce que c'est l'usage, abandonne les olives au prix demandé. Bien ! et maintenant, vivement chez Maria, c'est-à-dire chez nous.

Elle se permet à la hâte un seul achat, urgent : à l'étalage tout proche de la marchande de fils et d'aiguilles, une bobine de coton blanc pour ravauder les hardes de la famille. Ayant serré ses piécettes dans la poche profonde de sa jupe, elle prend le licol de sa "burra" et se dirige vers notre maison toute proche. Les douleurs se font plus précises. "Bah ! pense Ana, je ne m'attarderai pas chez Maria".

Elle s'attarda d'autant moins que Maria, mise dans la confidence, après l'avoir régalée d'une substantielle portion de pot-au-feu, la presse de rentrer vivement chez elle.

"Ana, Ana, vite, vite, hâte-toi".

Mais Ana eut beau talonner sa "burra" et sortir de la ville au petit trot, elle était encore bien loin du logis, quand il devint évident que l'enfant n'attendrait pas, pour naître, d'arriver dans la maison de son père.

Mais Ana est une femme de ce pays. Dure pour elle. Elle a déjà mis au monde plus d'un "niño". Elle sait de quoi il en retourne. Elle a vite pris sa décision. Avisant, à quelques pas du sentier, un petit bosquet d'alfa à l'ombre maigre d'un acacia, elle y dirige sa monture, tout en marmonnant des invocations à Santa Anastasia qui, dans ce pays, est réputée secourir les femmes en couches. Elle descend de l'ânesse, attache sa monture au tronc de l'arbre. Et tout va très vite.

"Santa Anastasia, vous qui de vos mains atrophiées avez assisté la Mère de notre Dieu dans la grotte de Bethléem, soyez-moi secourable !"

La femme est saine et dure à la douleur, l'enfant vigoureux et bien décidé à vivre... et Santa Anastasia donne sans doute un petit coup de pouce. Un beau petit mâle est né, en plein midi, en pleine sierra. Ana s'est débrouillée comme une gaillarde et le coton blanc qui n'avait pas été prévu à des fins d'obstétrique, a fait l'affaire fort à propos pour séparer l'enfant de la gésine.

Elle roule le nouveau-né dans son jupon de dessous, le place délicatement dans la hotte et après avoir dissimulé, en ménagère soigneuse, les traces de l'événement dans le fourré, se hisse sur l'ânesse et arrive, toute fiérote à la maison.

"Hombre ! (31) Viens voir ce que je rapporte du marché!"

Le petit garçon fut baptisé Santiago, mais sa vie durant plus connu par son surnom : "el serranito", celui qui est arrivé dans une hotte (sera) ou peut-être celui qui est né dans la sierra.

Et nous sommes allés féliciter l'intrépide maman et souhaiter al "seranito" longue et belle vie.

Encore une journée de fête. Automne de mon pays. Y en a-t-il de plus beaux ?

Dans la voiture familiale, ma mère, Maria qui chante comme une jeune fille tout à la joie de revoir son Joselito, moi, coincée entre deux corbeilles. L'une pleine de vêtements d'enfant, l'autre bourrée de pâtisseries diverses, heureuse conjugaison de la générosité de Louise et du talent culinaire de Maria. Même Cayetano qui mène l'équipage paraît moins sombre qu'à l'accoutumée. Ma parole, on dirait même qu'il prend plaisir à la promenade.

Bel automne en vérité, fleurs, fruits, merveilleuse fraîcheur après l'accablante touffeur de l'été. Et, je vous le dis en confidence, il y a du bébé dans l'air...

Quelques jours après notre visite chez Ana, Louise, en atours de fête, soigneusement coiffée par Juana (une boucle sur la tête, une autre de chaque côté, sur les tempes) s'en va rendre visite à "las señoras de la casa azul", disons en bon français : à ces dames qui habitent dans la maison bleue.

Pendant ce temps, moi pauvre petite fille, je suis au "Parbulo" à débiter des fables de La Fontaine à des petites idiotes qui ne comprennent rien...

La maison bleue est habitée par un jeune ménage, Joaquin et Dolorés et par la jeune soeur de celle-ci, Pilarin (diminutif de Pilar, prononcer : Pilarinne). La "maison bleue" est la maison de leurs parents, décédés il y a moins d'un an, à quelques mois d'intervalle.

Dolorés, qui a vingt ans tout juste, attend son premier enfant. Louise, qui l'aime bien, veut en la rassurant et en la conseillant, remplacer un peu, auprès de son amie, sa mère disparue. Mais ce n'est pas à cause de ce sympathique jeune ménage que Juana et toutes les péronnelles du quartier s'intéressent tellement à la maison bleue. Pilarin a dix sept ans et un

"novio", un soupirant, un amoureux. Dolorés, qui prend son rôle d'aînée très au sérieux, ne veut pas de fiançailles officielles avant un an. Tant que Pilarin n'aura pas dix-huit ans accomplis, son "novio" (32) ne franchira pas le seuil de la maison bleue. Il fera la cour à sa bien-aimée, sur le trottoir, devant la porte. Adorable Pilarin, ses éclats de rire retentiront jusqu'à la Plaza de Toros; du haut de son balcon, au premier étage, elle jette parfois à son soupirant la fleur de jasmin qui orne son décolleté, à la naissance de sa gorge juvénile, et tout le quartier suivra, le coeur battant, le roman d'amour de Pilarin et de son comte. Mais oui, le fiancé est comte, comte del Valle y Orihuela, authentique noblesse; beau de surcroît, pour qui aime les bruns à l'oeil langoureux que la trentaine proche enveloppe déjà d'un début d'embonpoint. Don Felipe, comme on le nomme familièrement, "s'occupe de ses propriétés". Comme il a hérité de son père, avec ces dites propriétés d'un majordome dévoué à sa famille, cela lui laisse des loisirs presque illimités.

Sa mère, la comtesse douairière, est aussi une amie de Louise, sa proche voisine également. La maison de cette famille dont le porche se pare d'un lourd blason sculpté dans la pierre, est située tout au bout de la calle San Mateo, au pied du clocher. Don Felipe a aussi une petite soeur, beaucoup plus jeune que lui, en plein âge ingrat, Consuelo. Les cheveux de Consuelo, "la condesita", la petite comtesse, lourde crinière d'un blond tout à fait inhabituel dans ce pays, font rêver Juana, qui se bat chaque jour avec ma maigre chevelure. Elle a même réussi à soutirer à la petite femme de chambre de cette jeune personne le secret d'une aussi étonnante réussite. Ayant essayé sur ma propre tête la recette obtenue à grand peine, mélange de jaune d'oeuf, de camomille et d'huile de ricin, à garder sous un casque de flanelle chaude pendant une bonne demi-heure, le résultat n'a pas correspondu à nos efforts et à notre attente. Juana a décrété que son amie était une traîtresse qui ne lui avait communiqué qu'une partie incomplète de cette recette ancestrale et comtale.

Le comte se lève tard, rarement avant dix heures. Il se rase, s'habille et lustre à loisir sa sombre chevelure et sa moustache conquérante. Il va ensuite à son cercle qui se tient au premier étage du "Continental", commande un café, se fait apporter les journaux et bavarde de tout et de rien avec d'autres oisifs de ses amis. Vers midi, il redescend la calle San Mateo, passe devant notre maison où l'épie l'oeil attentif de Juana, bombe le torse en arrivant devant la caserne (Don Felipe adore les défilés militaires et ne manquerait pour rien au monde la messe de midi le dimanche... parce que c'est la messe de la garnison et qu'on y entend la fanfare du Régiment). Le comte est arrivé dans la "calle de los esparteros" et se dirige vers la maison bleue.

Le plus souvent Pilarin, l'espiègle, n'est pas à son balcon. Elle prend plaisir à faire un peu attendre son soupirant.

Juana, chez nous, n'attend pas. Elle a déjà couru au fond du jardin avec un merveilleux alibi. L'étendage est au fond du jardin. Quand le comte passe devant chez nous dans la rue San Mateo, Juana se souvient à l'instant qu'il y a du linge sec à ramasser ou du linge mouillé à étendre. Et quel plaisir de guetter de l'autre côté de la rue, le comte arrivant au rendez-vous. Personne sur le balcon. Don Felipe attend un moment en se donnant

des airs décontractés. Puis il commence à s'impatienter et il appelle de sa voix des profondeurs : "Pilarin". Rien au balcon; un moment passe encore. Une servante qui doit être de mèche avec sa jeune maîtresse ouvre la porte d'entrée et, à genoux, comme on le fait ici, passe une serpillère humide sur les marches du perron. Le comte a compris l'invite. Il s'approche, lui glisse une pièce de monnaie, et quelques mots à l'oreille. La servante termine son travail, ramasse ses ustensiles et rentre dans la place avec un signe de connivence au soupirant. Un moment et, au premier, la porte du balcon s'ouvre. Pilarin rieuse apparaît. Juana n'en perd pas une miette.

"Juana ! Juana ! appelle Maria, le repas des enfants est prêt".

A regret, Juana revient vers la cuisine. Quel dommage que les filles de la maison soient trop jeunes et qu'il n'y ait pas encore de novio à la grille !

Les vœux de Juana seront en partie exaucés.

Si Tita est bien trop jeune pour avoir un "novio", il y a dans la famille d'autres ressources. Louise a une jeune soeur Jeanne, le même prénom que Juana. Celle-ci pourra plus facilement s'identifier à la fiancée française.

Louise vient de perdre son père. Un accident stupide : renversé à un passage à niveau par une locomotive qui faisait une manoeuvre. Le cher homme était très distrait, un peu sourd et assez myope.

Jeanne est restée seule. Or Jeanne, en France, est fiancée. Même si les moeurs sont plus évoluées de l'autre côté des Pyrénées, il ne convient pas de laisser, abandonnée, une jeune orpheline avec un prétendant qui piaffe à la porte. Jeanne viendra à Lorca faire un séjour chez sa soeur en attendant son mariage. Les femmes ici brodent comme des fées. Jeanne trompera son ennui en préparant son trousseau. Elle va profiter du voyage de son frère Joseph, ingénieur dans une mine d'uranium à Guardia, au Portugal, qui fera un détour pour l'accompagner jusqu'ici et viendra s'installer chez nous jusqu'à son mariage.

Juana jubile. Elle adore les visites, les fiancés, l'amour. Peu lui importe si ladite fiancée a plus de vingt-sept ans. Et elle ne sait pas que le fiancé resté en France, est un veuf qui frise la quarantaine. Pour Juana, qui dit fiancé dit amour, amour égale passion : elle aime déjà, sans les connaître, ces fiancés séparés. Elle imagine sa joie quand elle portera à la fiancée une lettre de son bien-aimé. Que voulez-vous ! On ne trouve pas tous les jours une Pilarin fraîche comme tous les printemps et un amoureux, comte, riche, l'oeil noir lourd de désir.

Mais suivons Louise en visite à la "maison bleue". La servante l'a fait entrer dans le boudoir de Dolorès. Stores baissés, lumière tamisée. Il fait frais. Dolorès est étendue sur une chaise longue, son petit visage grave, concentré. Elle ne doit pas oublier, un seul instant de la journée, qu'elle porte un enfant. Les deux femmes s'embrassent, Louise s'assied tout près du lit de repos. Dolorès sourit d'un air épuisé. La conversation est lente, feutrée, au demeurant affectueuse.

Un tourbillon, un ouragan, Pilarin entre en coup de vent. Sa lourde tresse brune où elle a piqué un oeillet saute sur ses reins au rythme

vif de ses mouvements. Elle embrasse sa soeur, ébauche pour Louise une révérence puis, se ravisant, l'embrasse aussi. Une nouvelle pirouette pour se tourner vers sa soeur et lui déclarer qu'elle part avec Mamita rendre visite à Soeur Isabel. Pilarin a noué sur sa robe de deuil un fichu d'organdi orné d'un volant festonné, à la Marie-Antoinette, pense Louise. Dans le noeud du fichu d'un blanc très frais, elle a glissé un oeillet. Même en robe de deuil, Pilarin est irrésistible. Elle est fraîche, vive, gracieuse. Pilarin, c'est la joie de vivre.

"Lolita chérie, dit-elle à sa soeur, tu veux bien que Mamita m'accompagne jusqu'à la Charité ?" C'est l'école où Pilarin allait encore l'an dernier. C'est l'école où je vais chaque jour réciter les "Fables de La Fontaine".

"Ne t'attarde pas, obéis à Mamita", dit Dolorès avec un sourire las.

Mamita a élevé deux générations de petites filles dans la Maison bleue. Pilarin sait mieux que personne que, pour elle, Mamita donnerait son âme au diable.

Pilarin a un petit geste de la main qui peut vouloir tout dire, ou rien du tout, virevolte et s'envole sur ses hauts talons en laissant sur son sillage le parfum poivré des oeillets.

Dans l'avenue, elles vont à petits pas. Mamita a le coeur fatigué et la chaleur est encore forte. Pilarin danse plus qu'elle ne marche à côté de la vieille nourrice. Elle se réjouit de cette visite à son ancienne école. Elle adore Soeur Isabel qui est jeune, belle, très savante et tellement gentille...

Mais cette promenade est-elle vraiment si innocente ?... Au premier tournant de l'avenue, voici venir Don Felipe... Il a l'air tellement surpris de cette rencontre que l'idée me vient d'un coup monté... Le comte demande à Mamita, avec le plus grand respect, l'autorisation de les accompagner. Mamita eut-elle voulu, il lui était bien difficile de refuser une requête formulée avec tant de courtoisie par un Señor si important. Don Felipe, par égard pour ces dames, marche au bord du trottoir, leur laissant le haut du pavé. Toutes les occasions lui sont bonnes pour se saisir du bras tout frais de sa bien-aimée et l'aider à franchir d'imaginaires obstacles. Le petit groupe est arrivé au couvent de la Charité. Entre les deux portes du tambour, le comte saisit les doigts fuselés de Pilarin et y pose ses lèvres avec passion. Mamita n'a rien vu, elle est déjà dans la chapelle. Pilarin dans un rire étouffé murmure : "Comte, oh ! comte..." Don Felipe, toujours solennel, se précipite pour offrir de l'eau bénite à Mamita. "Quel galant homme !" pense la nourrice, touchée par tant d'attention.

En offrant l'eau bénite à sa bien-aimée, il garde longuement la petite main entre les siennes. Mamita, plongée dans ses dévotions, n'a toujours rien vu.

En sortant de la chapelle, le comte enhardi par la confiance de la duègne, glisse un billet doux à sa novia. Ses yeux brillent : "Pilarin, je t'en prie, réponds-moi, je ne peux plus attendre."

Ils sont maintenant dans le cloître et se dirigent vers le parloir. Mamita avec beaucoup de respect, fait entendre au comte que, maintenant,

il doit les quitter. Il a l'air si contrit que Pilarin éclate de rire malgré la solennité du lieu.

Don Felipe s'éloigne enfin, avec un air de petit garçon en pénitence, non sans avoir glissé un "douro" (34) dans la poche du tablier noir bien empesé de Mamita. Pilarin, toujours suivie de Mamita entre au parloir pour y rencontrer Soeur Isabel.

Du jardin où elle surveille les jeux tranquilles de ma petite soeur, Juana a suivi avec un intérêt passionné la rencontre des amoureux. Vont-ils revenir ensemble ? ou faudra-t-il abandonner le guet pour aller à la cuisine préparer le goûter d'Isabelina ?

"Tiens, voilà la petite "boche" qui passe sur l'avenue avec sa "fraulein". Celle-là, Juana ne risque pas de lui adresser la parole, même à travers la grille. Elle prend la main de ma soeur et se dirige vers la cuisine. La guerre France-Allemagne n'est pas encore terminée et, avec un beau loyalisme, Juana a pris le parti de ses patrons. D'ailleurs cette fraulein pleine de boutons est vraiment antipathique, et ses cheveux rouges horribles. Juanito a eu parfaitement raison de cracher par terre le jour où on les a croisées à la promenade. Quel courage ! c'était superbe. Le "Señor" a été bien sévère avec lui en le privant de dessert et en le traitant d'enfant mal élevé. Vamos (35).

VIII

Noël approche et tout le mois de décembre va passer en préparatifs. Déjà Louise a fait appel à José, à Pedro, à Teresa, à tous les frères et cousins de nos femmes pour la "Matanza" (36). Date est prise pour tuer le cochon. Ce sera la fête dans les cours des communs.

Une fois de plus, nous nous régalerons du sang de cochon frit avec une énorme quantité d'oignons et autant de poivre rouge (boudin, connais pas), une fois de plus, Ana, la belle-soeur de Maria nous racontera en pleurant - autant à cause des oignons que de l'émotion - la triste et exemplaire histoire de la "pauvre petite Conchita".

Pauvre petite jeune fille, morte à quinze ans, en quelque sorte victime du "qu'en dira-t-on".

Et j'ai tant entendu cette triste histoire, qui fit verser plus d'un pleur à la petite fille sensible que j'étais alors, que je peux, aujourd'hui encore, vous la raconter sans oublier un mot... ni une intonation... mais vous n'aurez ici que les paroles sans en avoir l'air...

Conchita, donc, était la fille unique et évidemment adorée, de la "Señora" chez qui Ana a été "placée" par ses parents, dès l'âge de quinze ans et jusqu'à son mariage.

Cette sympathique jeune fille fut prise, à l'adolescence, d'un mal mystérieux : elle ne mangeait plus, vomissait le peu de nourriture qu'on avait réussi à lui faire avaler et dépérissait à vue d'oeil.

Pauvre petite Conchita. Le médecin de famille ne comprenant rien à ce cas rare, conseille d'abord de distraire l'enfant. Persuadé d'agir ainsi en fin psychologue qui ne va pas perdre son latin pour les foudrises d'une petite fille à l'âge ingrat. Et voilà toute la famille partie à Lourdes avec un séjour prévu en altitude, dans les Pyrénées françaises.

Ce fut un fiasco total. La seule odeur de la cuisine au beurre (je vous rappelle que cette sympathique famille voyage dans le midi de la France) fit vomir de plus belle la pauvre petite Conchita qui continue à dépérir. Découragés, les parents ramènent tout le monde à la maison. On décide de consulter un grand spécialiste à Murcia. Nouveau traitement, nouveaux médicaments... la pauvre petite Conchita dépérit toujours... Les petits plats les plus raffinés, les fruits les plus rares, tout soulève chez elle dégoût et répulsion.

"Dis-moi, ma petite fille chérie, dis-moi ce qui te ferait plaisir ? Dis-moi ce que tu voudrais manger ?..."

Et la réponse inattendue est tombée des lèvres pâles :

"Je veux des oignons ! qu'on aille me chercher des oignons..."

Des oignons, Vierge sainte... la pauvre petite divague ! "Que diraient les gens", si nous soignons notre petite malade avec des oignons... Que penserait-on de nous... la pauvre petite Conchita n'eut pas ses oignons... la pauvre petite Conchita mourut de son mal mystérieux...

A ce point du récit, Ana, qui a déjà épluché une petite pyramide d'oignons et qui est gagnée par l'émotion (n'oublions pas qu'elle-même était très jeune au moment des événements), sort son mouchoir et se mouche bruyamment. Moi qui n'ai jamais su ce qu'était un mouchoir, passe mes petites mains sales sur mes yeux brouillés de larmes. Mon masque de petit clown fait rire l'assemblée et nous passons sans transition des larmes au rire. C'est la vie !

Et voici la fin de cette triste histoire. Je ne pourrai pas vous dire comment les médecins arrivèrent à obtenir de la famille l'autorisation de pratiquer une autopsie. Je pense qu'ils profitèrent de ce que la mère abrutie de douleur et de somnifères reposait dans sa chambre, pour faire valoir, auprès du pauvre père "l'intérêt supérieur de la Science"; le père accorda l'autorisation et tout fut expédié discrètement au domicile même de la jeune fille.

Et l'on sut ainsi la cause de cette mort précédée de tant de souffrances. Un énorme calcul obstruait complètement la vésicule biliaire. Réaction extravagante d'une mère divaguant de douleur : la "señora" fit monter en bague ce sinistre caillou, promettant, en souvenir de sa fille, de porter jusqu'à son dernier jour ce lugubre bijou.

Et lentement, dans la maison endeuillée, la vie reprit son cours. Vint l'époque de la "matanza". Après tant d'années écoulées, Ana est capable de décrire la scène par le détail : la "señora" mettant la main à la pâte. Installée à la grande table, elle épluche les oignons pour la fricassée de sang de porc. Surprise, stupeur, horreur. Son macabre bijou fond dans ses doigts tachant de traînées brunâtres qui vont se mélanger au sang de cochon, les mains de la dame.

Ah ! les cris ! Ah ! les larmes ! "Ma pauvre petite Conchita ! Si j'avais su ! Si j'avais pu deviner !" Des oignons ! des oignons auraient pu la sauver ! Mais qui aurait pu deviner.

Douleur ! Douleur !...

La "matanza" a traditionnellement lieu au début de décembre. La maîtresse de maison accumule ainsi des victuailles pour les festivités qui accompagnent Noël. Comme chaque année, on a porté à "la Tia Riqueta" (37) qui vend, devant notre porte des graines de pastèque et des pois chiches grillés (comment arrive-t-elle à vivre avec ce vraiment tout petit commerce ?) la queue de cochon dont elle se confectionnera quelque insolite festin.

C'est aussi aux approches de Noël que se produisit, cette année-là, l'événement qui mit tout le quartier en émoi et alimenta les conversations pendant des semaines.

En ces jours-là, il y eut, dans la chapelle des Soeurs de la Charité, un "triduum" d'Adoration Perpétuelle, devant le Saint-Sacrement exposé. Perpétuelle, ça veut dire, la nuit comme le jour.

Dans la "Maison bleue" où Lolita traîne sa grossesse de chaise longue en canapé, Mamita fit savoir bien haut qu'elle se rendra chez les Soeurs à une de ces veillées de prières. Cela n'étonne personne. Mamita est pieuse et la "Maison bleue" qui languit dans cette longue grossesse a bien besoin d'un petit clin d'oeil du ciel.

Cette nuit-là, la porte d'entrée s'ouvrit et se referma sans que personne ne s'étonne. Dans la Maison bleue, personne ne bouge : Mamita s'en va à ses dévotions.

Dans son bureau, don Joaquín fume son havane, Lolita baille sur sa chaise longue. Les domestiques ont disparu dans leur domaine réservé. Le calme du soir règne sur la Maison bleue.

Calme éphémère, car Mamita ne sort pas seule. A côté de la lourde silhouette drapée dans un châle noir, une jeune biche frémissante danse sur ses hauts talons. Sa tresse noire tressaute d'impatience et dans son sillage fleurit l'oeillet blanc. A quelques pas, sur l'avenue, deux voitures attendent.

Pilarin, Pilarin ! si ta Maman voyait ça... La porte du coupé s'ouvre et de l'intérieur, le comte happe sa bien-aimée dans la luxueuse voiture molletonnée de velours bleu. Et fouette cocher !...

Pilarin, Pilarin !... si Sor Isabel voyait ça...

Les chevaux s'envolent déjà dans un léger nuage de poussière, que Mamita en est encore à se hisser avec armes et bagages dans la seconde voiture... et la lune qui s'était discrètement cachée derrière un nuage apparaît dans son plein au milieu d'un ciel scintillant de toutes les constellations de l'hiver.

En route pour San Jose... Cette nuit même, Pilarin deviendra comtesse...

Tout avait été minutieusement préparé.

Mamita, longuement "travaillée", avait fini par craquer. Que pouvait-elle désirer d'autre que le bonheur de sa petite reine ? Et dites-moi ? qui aurait pu assurer le bonheur de sa petite fille plus sûrement que le comte, si épris, si riche, si beau (à la vérité, il correspond exactement à ses canons personnels de la beauté virile)... un homme si généreux !... oui, vraiment, le mari idéal !

Et un homme vraiment religieux... Ce soir même, à San Esteban, un des villages de son domaine, le "Parroquio" (38) mariera, en pleine nuit, le Maître et Seigneur de ces terres et la petite fiancée qu'il vient d'enlever. Le vieux Curé, tordu comme un tronc d'olivier, peut-il refuser quelque chose au Maître si bon, si religieux, si généreux...

Ainsi fut fait... En pleine nuit, à la lueur des cierges, avec comme témoins Mamita et un ménage de métayers, le Parroquio unit, pour le meilleur et pour le pire, don Felipe et Pilarin.

En cette mi-décembre, le vent souffle fort de la sierra. Il fait froid. Le ciel est pur comme un cristal de glace. Un ciel d'hiver somptueux, scintillant de toutes ses constellations.

Dans la chambre des Maîtres, on a apporté un brasero (39). Dans la grande pièce du bas flambe un feu de sarments de vigne. La femme du métayer a préparé un "media noche" (40). Le comte a passé au doigt de sa bien-aimée une énorme émeraude montée à l'ancienne, butin rapporté des Amériques par quelque ancêtre conquistador. Les yeux de Pilarin étincellent. Elle a bu un peu de Jerez et éclate de rire à tout propos.

Cette petite fête est vite expédiée. Les métayers ont pris congé en souhaitant beaucoup de bonheur à leur petite comtesse.

Mamita a étalé sur le lit la parure de dentelles que le comte a fait venir de Murcia avec tout un trousseau princier. Elle bassine avec amour le lit nuptial. Ce qu'elle a fait cette nuit, en contradiction avec tous ses principes, c'est pour le bonheur de sa petite agnelle. Si elle a eu tort, que Dieu lui pardonne !

Dans l'escalier, des pas et des rires. Mamita s'esquive discrètement. La porte de la chambre est poussée d'un grand coup de pied. Le comte entre, portant dans ses bras sa délicieuse petite mariée, si légère, si légère !

Dans sa chambrette, Mamita a de la peine à trouver le sommeil. Trop d'émotions pour son vieux coeur. De remords, point. Tout de même, un peu d'angoisse. Qu'allait dire don Joaquin ? Qu'allait dire sa petite Lolita si fragile ?...

Dans la nuit de décembre, dans le silence du campo andalou, un bruit familial arrive jusqu'à ses vieilles oreilles. Le rire en cascade de Pilarin fait résonner les voûtes blanchies à la chaux de la maison del campo. Mamita s'endort enfin apaisée : sa petite Pilarin est devenue comtesse...

Je ne puis résister au plaisir de vous dire dès à présent que la petite-fille de l'enfant qui naquit de cette romanesque union a aujourd'hui dix-huit ans. Elle mesure 1m,75 et porte des souliers plats. Par ailleurs, élève de 2e année à l'Ecole d'Ingénieurs de Madrid, section informatique, elle est championne universitaire de natation (nage libre). Elle a été baptisée Pilar comme son arrière-grand-mère. Elle se fait appeler Marie, ce qui est en fait le même prénom, mais sous une forme internationale.

Telle est l'arrière-petite-fille de notre Pilarin qui trouvait dans son rire en cascade la solution à tous ses problèmes... Mutatis mutandis.

Noël passa. Nous n'avions pas l'habitude d'assister à la messe de minuit. On célébrait, je crois, dans l'un des nombreux couvents de la ville une "misa del gallo", la messe du coq, qui en était l'équivalent, sans que je puisse vous dire le pourquoi de cette singulière appellation. Très peu de personnes y assistaient. C'était presque du folklore. Pour nous, nous préférons nous conformer aux habitudes locales.

Point de jouets ni de cadeaux non plus. Ici, traditionnellement, ce sont les Rois Mages, Melchior, Gaspard et Baltazar, qui apportent aux enfants sages quelques jouets ou friandises. Au vrai, très peu de chose; encore fallait-il attendre le 6 janvier, jour de leur fête.

Mais alors là, je peux vous dire qu'ils laissaient des traces de leur passage... herbe piétinée, barrières renversées, excréments d'animaux, éléphants, chevaux ou dromadaires... on me l'affirmait et je n'avais aucune envie d'en douter... Mais je pense aujourd'hui que, sous ses airs bougons, Cayetano était un bien brave homme pour organiser chaque année cette mise en scène pour que les petits enfants que nous étions continuions à croire au Père Noël, je veux dire aux Rois Mages.

Si les fêtes de Noël se célébraient sans grand appareil, il n'en allait pas de même pour les Fêtes de Pâques. Là, c'était vraiment la grande Fiesta (41). Les préparatifs commençaient des mois à l'avance. Les brodeuses de mon pays dont l'habileté est connue dans toute l'Espagne, s'appliquaient à leur ouvrage. Et quelle émulation !

La confrérie des Pénitents blancs dont la patronne est la Vierge Marie, la "Purísima", l'Immaculée, mettent leur point d'honneur et leur passion à ce que le manteau de leur Sainte Patronne surpasse en beauté, en richesse, en broderies, en ors, en perles et en pierres précieuses celui du Patron des Pénitents bleus (d'ailleurs vêtus de violet) qui n'est autre que Jésus au jardin des Oliviers. Cette statue du Christ au jardin des Oliviers, vénérée par les Pénitents bleus et oeuvre du célèbre sculpteur Salzillo, a un visage bouleversant, couvert de larmes et de sang. Elle est habillée, chose surprenante et quelque peu éloignée de la vérité historique, d'un somptueux manteau de velours violet, brodé d'or et de pierreries. Vous ne pensez

tout de même pas que les Pénitents bleus vont permettre qu'on habille Marie plus richement que son fils, qui est tout de même le Fils de Dieu ? Et les autels portatifs recouverts d'une débauche de tissus précieux, de fleurs et de cierges allumés oscilleront au-dessus des têtes des fidèles, portés par les pénitents, et escortés également par une longue théorie de cagoules blanches ou violettes le long des avenues ou passe la procession... Est-ce pour cela que ces autels se nomment des "pasos" ? (42).

Outre ces deux "pasos" qui portent dans la gloire d'un jour les Patrons des deux Confréries les plus cotées de la ville, défilent devant nos yeux émerveillés tout un monde de saints, d'anges et même de démons, noirs, rouges et fourchus dans leur char-enfer de carton pâte, de quoi peupler pendant des semaines mes cauchemars de petite fille.

De tous les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament qui défilent devant nous en un interminable cortège, mon idole, ma préférée, c'est Deborah... Jeune femme superbe, à la longue chevelure brune répandue sur le velours pourpre de sa robe, un cercle d'or autour du front, intrépide amazone caracolant sur son fier coursier, montant et descendant inlassablement sous les applaudissements de la foule le lent cortège. Mon coeur a flambé pour Deborah... même si j'ignore tout de Deborah.

Tandis que la belle caracole, de chaque côté de l'avenue la longue théorie des Pénitents s'étire. Certains sont pieds nus et je m'apitoye en mon coeur... Leurs vêtements les dissimulent entièrement. Une espèce de soutane en velours, blanc ou violet, un court capulet sur les épaules, et sur la tête la cagoule pointue qui laisse juste une ouverture pour les yeux...

Depuis très longtemps, je me pose une question jamais formulée...

Toute la famille est là, contre la grille du jardin, regardant passer la procession... La vieille Clementa, sur un fauteuil de paille, à côté de Louise, également assise. Juana avec le plus petit dans les bras, Juanito, Tita et moi sur le mur, surveillés par Maria... et où est mon père?

Dites-moi pourquoi mon père si pieux, si intégré aux habitudes locales, connaissant tout le clergé séculier et régulier de la ville, dites-moi pourquoi mon père n'est pas là ?

Connaissant à la fois sa piété et son goût du secret, je ne vois qu'une réponse... mon père suivait la procession en habit de pénitent... Était-il blanc, était-il bleu ? Marchait-il pieds nus ou chaussé ? Il a emporté son secret... Petite fille perchée sur le mur, j'aurais dû scruter tous ces visages, reconnaître au milieu de toutes ces prunelles sombres le regard bleu pâle, couleur lac de montagne de mon père...

Je ne saurai jamais... était-il bleu, était-il blanc, était-il pénitent ?...

Pendant de longs mois, j'ai abandonné ce récit... Pendant l'été, pas de chômage pour les grand-mères...

En juillet, nos enfants ont voulu fêter nos noces d'or. 50 ans, "ce n'est pas possible"... "Gloire à toi, Seigneur, pour toutes Tes merveilles". Réunir pour l'occasion nos 70 enfants, beaux-enfants et petits-enfants, plus nos frères, nos soeurs et quelques amis... Bah ! ce n'est pas une affaire, surtout quand une nuée de filles et belles-filles dynamiques, organisées, dévouées, efficaces... et j'en passe, prennent les affaires en main. Mon rôle reste bien modeste, mais pas possible pour autant de m'enfermer dans ma chambre pour taper sur une vieille machine les enfances de Eulogia au pays des rêves bleus. Et je ne vous parle là que des préparatifs; allons ! un bon mouvement, je vous fais grâce du décor de l'après-fête...

Ah ! ce fut une belle Fiesta... Et je l'ai tant revécue, soir après matin, savourant dans mon coeur chaque détail que "Ah ! ce n'est pas possible ce que le temps passe !...", nous voici bientôt à Noël... Combien serons-nous ? 20, 30 ou 40... heureux, joyeux et recueillis (suivant les heures), nous avons été plus de 50, grâce à 2 Polonais, l'un prénommé Mirek et l'autre dont j'ignore le nom, à fêter l'Enfant-Dieu. J'espère que chacun a pu attraper une part de dinde, en tout cas, il est resté des marrons et ils étaient succulents. Quant au champagne, les coupes étaient pleines, et il n'était pas interdit de goûter à la vodka de nos hôtes, le résultat étant qu'après des toasts et des bans en français, les plus inspirés se sont mis à "parler en langues"... Il y a eu, en l'honneur de nos hôtes, un toast en polonais.

Belle fête... la température douce et ensoleillée... mais il a fallu repartir... les "petites familles" ont pris la route, les "petites familles" sont arrivées sans encombre au logis... C'est alors seulement, loué soit le Seigneur, que le grand froid s'est abattu sur nous. Neige, verglas, frimas, températures dignes du Groënland ou de la Sibérie... Il n'y a plus qu'à se calfeutrer chez soi et à laver et ranger dans les armoires quelque trente-cinq paires de draps, sans compter les nappes, torchons et serviettes... C'est fait, merci, et il gèle toujours entre -10 et -15°.

Alors ? "Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?" Ecrire, parbleu !...

Me voilà à ma table, le coeur heureux et les doigts assez agiles, ma foi.

"Ah ! ce que je voudrais être à votre place", me dit mon petit Colomban en lorgnant sur la corbeille à linge débordant de paquets cadeaux multicolores, enrubannés d'or ou d'argent qu'il m'aide, après le réveillon, à hisser dans ma chambre. Et Amélie qui a passé Noël à Londres pour reconforter une amie en détresse, m'écrit de là-bas : "Je veux avoir comme vous 12 enfants et 70 petits-enfants". Là, elle se trompe dans ses calculs; au printemps prochain "si Dios quiere" (43) en comptant mes bébés du mois de mai,

cela fera tout juste 50. Comme elle a l'intention - lère de sa classe en grec et en français - de devenir journaliste, je doute que ses deux vocations soient compatibles. Quien sabe ? (44) Mais avoir l'approbation de mes chers trésors dans mes choix peu raisonnables me réchauffe le coeur.

Mais revenons à Lorca.

X

En 1917 naquit Carli.

L'arrivée de ce deuxième fils fut pour mes parents une grande joie. Les Français de l'étranger, tout autant que les Français de France, commençaient à désespérer de voir la fin de la guerre. Cette naissance fut un bonheur, un rayon de soleil dans l'ennui et la monotonie des jours.

Ce bébé souriant, beau, rose et bouclé ne tarda pas à ravir la vedette dans notre petit monde domestique à son frère aîné. Il devint très rapidement la nouvelle idole de la maison. Juana et Mariquita (qui faisait maintenant partie de la maisonnée) se disputaient le plaisir de jouer avec lui à la poupée. Maria, quand la nostalgie de son Joselito lui serrait le coeur, le pressait passionnément contre sa poitrine, et la vieille Clementa elle-même s'appliquait parfois, avec le bébé neuf, à l'art d'être grand-mère.

Sur la Alameda, à l'heure de la promenade, Carli était le plus beau, le plus pomponné, le plus admiré. Mariquita défendait comme une tigresse le privilège de pousser le landeau du bébé. Juana ne se risqua pas deux fois à tenter de prendre la place de sa soeur. Elle fut sèchement remballée : Juana était chargée des filles, qu'elle s'occupe donc des petites "señoritas" (45); Mariquita était chargée de Carli, qu'on la laisse s'occuper de son petit prince.

Tout imbue et fière de ses responsabilités, Mariquita qui était à l'âge où toutes les filles sont folles d'amour, qu'elles aient ou qu'elles n'aient pas d'amoureux, estima qu'il n'y avait rien de plus urgent à faire que de choisir une "novia", une fiancée, pour cet enfant qui n'avait pas encore deux ans.

Tout à fait dans la grande tradition espagnole et royale, en somme!

Puisque chaque jour, sur la Alameda, on rencontrait la petite Conchita et la jeune fille qui en était chargée, va pour Conchita.

Cette petite fille était la nièce de Pilarin, la romantique fiancée de la "Maison bleue". Lolita, sa maman, avait eu une grossesse très difficile. L'enfant était assez chétive, noirette et maigrelette. Son petit oeil noir louchait un peu sur son nez mignon. Au demeurant, tirée à quatre épingles, enrubannée et amidonnée, elle faisait une petite "novia" très présentable... pour ce qu'on lui demandait : alimenter les conversations des deux péronnelles qui accompagnaient les enfants, Mariquita et son amie, Araceli... Il faut bien que les enfants s'amuse, et c'était un jeu bien innocent... Il y eut même une photo, prise sans doute par un artiste ambulant, qui officialisa l'événement. Conchita est appuyée à une balustrade qui est censée représenter son balcon, et Carli devant la grille, la main sur la hanche, est supposé faire la cour à sa bien-aimée... Pour poétique que fut cette idylle (qui n'exista que dans la tête de deux péronnelles en mal d'amour) cela n'alla pas très loin. Trois ans plus tard, mes parents rentraient en France et la "pauvre petite Conchita" mourut à la fleur de l'âge. Aucune relation de cause à effet.

L'année qui suivit la naissance de Carli, toute la famille se transporta en villégiature, pour l'été, à La Frensanta, c'est du moins toujours ainsi que nous avons nommé cet endroit singulier, le nom correctement prononcé étant : le sanctuaire de Nuestra Señora de La Fuensanta, c'est-à-dire de la fontaine sacrée, patronne très aimée et vénérée de notre capitale, Murcia.

Pour mon père, c'était la villégiature idéale. Le lieu de rêve : pas de voisins qui puissent avoir une mauvaise influence sur les enfants et les domestiques, proximité d'un haut-lieu de pèlerinage et, en prime, un couvent de franciscains pour assurer sa direction de conscience et veiller au salut de son âme. Par ailleurs, loin de la touffeur de la plaine, température relativement fraîche, "bon air" assuré.

Mais Louise, qu'a-t-elle pu penser de ce choix extravagant ? Isolement complet ; pour les enfants, danger constant ; pour le ravitaillement, difficultés maximales.

Elle apportait de Lorca des provisions pour la saison. Notre calèche familiale croulait sous la charge, la vieille jument tirant avec peine ce lourd charroi. Arrivé devant le sanctuaire de Nuestra Señora de la Fuensanta et avant d'attaquer la route en lacets qui dessert notre maison d'été, tout le monde met pied à terre. Une rapide prière devant la vénérée patronne de Murcia et nous attaquons à pied la dernière étape. Cayetano, sur le siège du cocher, encourage la bête. Mon père, très digne au milieu de ce désordre de colis, de femmes et d'enfants qui courent dans tous les sens en poussant des cris, se met en marche à côté de la voiture. Il est vêtu comme à la ville : costume sombre d'alpaca, chemise blanche et cravate foncée, panama blanc, chaussures de toile renforcées de cuir, petits lorgnons cerclés d'or. Il a ramassé au bord de la route une pierre plate qu'il tient du bout des doigts, prêt à la glisser sous la roue si les freins viennent à lâcher. Louise est restée dans la voiture avec la bébé, invoquant toutes les madones de toutes les Espagnes, Nuestra Señora de la Fuensanta, Nuestra Señora de la Huerta, Nuestra Señora de la Macarena, la Virgen del Pilar, Nuestra Señora de Montserrat, etc (46).

Cayetano a touché la jument de la pointe du fouet. La voiture avance lourdement. Mariquita, espèce de sauterelle tout en bras et jambes, court devant avec Juanito et Tita, heureux de se dégourdir après des heures d'immobilité, entassés dans le coche. Maria me cache un moment dans ses jupes pour me protéger du nuage de poussière que l'équipage a soulevé en démarrant, puis ma petite main dans la sienne, nous nous attaquons courageusement à la rude montée. Juana suit, avec Isabelita qui commence déjà à pleurnicher.

Les premiers pas sur la route sont agréables, nous étions si serrés dans cette voiture que c'est un plaisir de marcher à l'air libre. Un bois de chêne-liège borde la route. Nous apprécions son ombre légère. Il fait chaud. Nous avançons lentement, ma menotte blottie dans la grande main de Maria. De temps en temps, avec un mouchoir grand comme une serviette, elle essuie les gouttes de sueur qui coulent sur mon front. Notre petite troupe s'égrène sur la pente. Nous entendons au-dessus de nous les rires et les cris du trio de tête. Un lacet du chemin les a ramenés juste au-dessus de nous. Juana qui a dû prendre Isabelita dans ses bras, est à la traîne loin derrière. La calèche allégée a disparu et nous n'entendons même plus le bruit de l'équipage.

Quelle fatigue ! nous n'arriverons jamais au bout ! Aucun de nous, cependant, ne proteste : on nous a dit de marcher, nous marchons.

"Maria ! j'ai soif !

- N'y pense pas ma colombe, nous allons bientôt arriver. Cayetano te ramassera des figes de barbarie, tu verras, c'est merveilleux pour la soif."

Maria aussi commence à être fatiguée. Nous nous arrêtons un moment. Je m'étends de tout mon long, tandis que Maria desserre le mouchoir noir qui lui entoure le cou et s'en évente. Nous avons complètement perdu de vue la tête de la caravane. Juana, alourdie par l'enfant qu'elle traîne, crie pour que nous l'attendions. Après cette halte, nous repartons courageusement à l'assaut du "pico" (47).

Maria et Juana ont mis ma petite soeur entre elles deux, lui prenant chacune une main. Elles la traînent, la portant plus qu'à moitié, mais moi, je ne lâche pas pour autant l'autre main de Maria. Pas à pas, lentement, longuement, nous avançons. Que notre cortège est lent, lent, lamentable...

Il y eut bien des haltes, bien des promesses de figes de barbarie, bien de bonnes paroles d'encouragement, avant que notre petite troupe épuisée n'atteigne l'esplanade du sommet. Mais là, quelle beauté, quelle imprévisible surprise, quel bonheur, quel bien-être ! Après tant d'années, je n'ai pas oublié mon émerveillement. Un vent léger souffle, presque frais, une brise rafraîchissante, un zéphir... et à nos pieds, à perte de vue, la Vega (48) de Murcia dans son manteau de verdure; fichés dans tout ce vert, les surprenants pics volcaniques dont la pierre nue, rougeâtre, est d'une aridité totale. Une brume de chaleur rend ce paysage irréel. Quelle beauté ! Nous sommes suspendus en plein ciel, autour de nous tout n'est que sérénité, paix. Ce pourrait être le bonheur éternel que je ne m'en lasserais pas. Mais je m'étonne encore du choix de cet emplacement pour notre "jolie colonie de vacances" familiale, car ici, le danger est partout. Nous sommes entourés

de pentes abruptes sur lesquelles on pourrait facilement rouler jusqu'aux abîmes, à moins d'être retenus dans la chute aux profondeurs par un buisson de figuiers de barbarie aux dangereux piquants, seule végétation qui, par un miracle de la nature, arrive à prendre racine sur cette pierraille. Et je ne sais pas tout. Le petit zéphir de ce jour se change parfois en vent furieux et... et... mille bestioles circulent, rampent, grouillent sous les cailloux brûlés de soleil qui servent de socle à notre maison.

C'est certain. L'homme inconnu qui a bâti icisa demeure manquait absolument de sens pratique, et sans le connaître, j'affirmerai qu'il n'était pas encombré d'enfants. Mais quel artiste, quel génie !

Que dire de l'homme qui a choisi cet endroit suspendu entre ciel et terre pour y passer des vacances en famille ? Plus que mille discours, ce choix vous dépeint mon père.

Vous allez croire que j'ai passé ma vie à faire l'ascension d'inaccessibles montagnes saintes. Il y a peu de temps, à plus de soixante dix ans, j'ai gravi, dans le Sinaï, le Mont Moïse. J'ai eu le même sentiment d'aller jusqu'à l'épuisement absolu, de dépasser le possible, de mettre un pas devant l'autre, dans la nuit noire, en désespérant de ne jamais arriver. Et puis, soudain, le sommet, au moment même où le soleil se lève, colorant de rose le désert du Neguev, l'émerveillement, la beauté absolue, l'indible plénitude, la certitude après les doutes, d'être arrivée tout proche de Celui qui Est.

Nos vacances, sur le Pico de La Frensanta ne se passèrent, somme toute, pas trop mal.

Oh ! il y eut bien l'intermède du scorpion dans le panier de tomates, la découverte d'un mille-pattes long comme ça dans les couches du nouveau-né, ou le combat épique de Cayetano, nouvel archange, contre la vipère cornue dont il triompha à coups de gourdin; peu de chose en somme, juste de quoi pimenter un peu la monotonie des jours. Cela ne nous empêchait pas de nous goinfrer de figues de barbarie, à tout le moins lorsque Cayetano était à la maison, lui seul étant capable de cette cueillette très spéciale. Heureusement pour nos tripettes surmenées, il était souvent absent. Il était cocher par fonction et, à chaque voyage de mon père à Lorca, conduisait la charrette anglaise.

Chaque dimanche, nous descendions au sanctuaire ouïr messe et faire provision de pain et de tomates pour la semaine. Heureusement pour nos petites jambes, on attelait la jument. C'était sa promenade de santé hebdomadaire. J'aimais énormément et redoutais tout autant ce programme dominical. Certes, j'étais heureuse d'échapper pour une matinée à notre céleste isolement, mais par ailleurs prise de panique à l'idée de revoir Pépé.

Que je vous dise un peu qui était ce Pépé. Le Curé desservant de cette paroisse avait comme gouvernante (cela est courant en Espagne), sa propre soeur. Cette femme, droite, sèche, point méchante, était toujours vêtue de noir (exception faite du petit liséré blanc qui bordait son col baleiné). Sa seule coquetterie : ses cheveux noirs somptueux qu'elle rassemblait sur la nuque en un gros chignon torsadé. Elle avait dû être mariée,

du moins je le pense, car elle avait un fils : Pépé. Pépé, alors adolescent, était un débile profond. Les yeux exorbités, les cheveux plantés sur le crâne comme des ajoncs sur la plage, la bouche toujours ouverte, la langue le plus souvent pendante, il était de surcroît agité de tics nerveux et se démenait sans arrêt. Comme par ailleurs suivant l'usage de ces pays où ces malchanceux bénéficient de la part de leur entourage non seulement de patience, mais d'une réelle affection, il était laissé libre d'aller et venir à sa fantaisie. Le dimanche, lorsque je voyais Pépé s'approcher du banc de l'église où toute la famille était rassemblée, la frayeur figeait mon sang dans mes veines mais, fascinée, au lieu de me cacher la tête dans la jupe de Maria, je dévisageais Pépé. Pendant plusieurs nuits, son personnage grotesque hanterait mes cauchemars.

L'épisode le plus dramatique de l'été eut, évidemment, pour héroïne ma petite soeur Isabelin.

Je vous ai déjà dit que ces maisons bourgeoises espagnoles étaient prévues pour abriter une domesticité nombreuse. La nôtre ne faisait pas exception. La porte d'entrée, sur l'esplanade, était précédée d'un péristyle à colonnes de marbre que Louise aimait beaucoup et qu'elle aurait bien voulu, j'imagine, faire admirer à ses amies de Lorca. On rentrait ensuite dans un large vestibule, dallé de blanc, très frais, en constant courant d'air. Toutes les pièces de la maison étaient distribuées à droite et à gauche de cette large entrée. A son extrémité, une porte vitrée à deux battants, communiquait avec la cour des communs où nichait, dans un four à pain inutilisé, un hibou aveugle. Cette cour était absolument fermée par les constructions qui l'entouraient, cuisine, chambres des domestiques, écurie, mais on pouvait sortir directement, sans traverser la maison, par une lourde porte épaisse en chêne massif, à mon souvenir impossible à manier par des petits bras d'enfant. Une sente qui longeait, d'un côté, la face latérale de la maison, de l'autre l'abîme, permettait de rejoindre l'esplanade.

Je vous ai déjà dit que des rafales de vent, violentes et imprévisibles, remplaçaient parfois le doux zéphir qui nous accueillit à notre arrivée.

Pourquoi Isabelita se trouvait-elle seule dans la cour à contempler avec tendresse le hibou aux yeux morts ? Pourquoi la porte de la cour qui menait à tant de dangers était-elle restée entrouverte ? Pourquoi ma petite soeur eut-elle l'idée de s'engager dans ce passage interdit ? Pourquoi, au moment où elle passait la porte, cette furieuse rafale de vent ? le lourd montant de chêne se fermant brutalement enserrant la petite tête blonde comme dans un casse-noix. Hurlements, cris, affolement, course désordonnée en tous sens, rassemblement de toutes les femmes, chacune proposant son remède, eau de Lourdes ou arnica. J'ai toujours entendu dire que les os des enfants sont comme du caoutchouc. Isabelin nous le confirma ce jour-là. A peine égratignée, sa tête reprit forme sans trop de peine et cet accident ne l'empêcha pas, quelques années plus tard de devenir, de notoriété publique, la plus belle fille du Cours Paradis.

La fête de Nuestra Señora de La Fuensanta se célèbre chaque année au 8 septembre. Nous avons prolongé jusqu'à cette date notre séjour à la maison del pico. Vêtues de blanc, les cheveux enrubannés, nous avons dévo-

tement suivi la procession. Nous nous sommes enivrés des volutes d'encens, nos yeux ont brillé à la lueur des cierges, nous avons défilé dans les rues pavoisées des plus beaux oripeaux que chacun pouvait étaler à sa fenêtre, nous avons vécu, vibré, participé à la Fête de Nuestra Señora de La Fuensanta et, dès le lendemain, les festivités terminées, nous rentrions à Lorca.

XI

Joie du retour !

Clementa, gardienne fidèle du logis, nous attend dans la cour, un tablier noir empesé recouvrant ses trente-six jupons. Bienvenue, bienvenue ! Le soleil couchant nous accueille, fardant de rose tous les murs, et les effluves du jasmin au plus beau de sa floraison. Plein feu sur les azulejos du clocher de San Mateo. Quel bonheur de rentrer chez soi !

Clementa, par pure gentillesse, car elle n'est pas cuisinière, nous a préparé une merveille, merveille pour ce pays qui ne connaît ni le beurre, ni le lait, ni les pommes de terre : des "papas", traduisez de la purée de pommes de terre... C'est la Fiesta !

Juanito, déjà, s'est esquivé chez son ami Jaime. Ils se raconteront inlassablement leurs vacances, le "pico", ses vents violents, ses serpents, son hibou apprivoisé... Juanito, Jaime, pauvres enfants choyés promis, l'un et l'autre à un destin tragique...

Pour l'instant, tout est joie. Je m'enivre du voluptueux parfum du jasmin que, pendant toute la journée, le soleil a caressé.

Bonheur de peu de jours, hélas, et nous allons apprendre la catastrophe... par le Père Bonaventure. Drôle de nom pour un messenger de malheur !

Lui-même a été informé par le Supérieur du Couvent Franciscain de La Fuensanta. Un très violent tremblement de terre a secoué toute la région de nos vacances. L'église du Pèlerinage a été à peu près épargnée, mais notre maison del pico n'est plus qu'un amas de décombres. Tout est anéanti. A terre la belle colonnade de marbre, que Louise, le temps d'un été, a aimée ; à terre notre maison de rêve si près du ciel. Tas de gravats, tristesse, désolation... tout ce qui reste d'un bel été.

J'ai pleuré. Qu'est devenu, dans ce cataclysme le pauvre hibou

qui n'y voyait rien ? Qu'est devenu Pépé l'innocent ?...

Ça a dû être une fameuse fricassée de mille-pattes, de serpents et de scorpions. En somme tant mieux. Et toute la famille est saine et sauve. Mes parents ont dit que c'était un miracle de Nuestra Señora de La Fuensanta.

Les journées de fin de vacances s'étirent, tristes et languettes. Juanito file dès qu'il le peut chez Jaime. Comment auraient-ils pu deviner, ces amis inséparables, qu'ils seraient bientôt séparés pour la vie...

Le grand événement de cette fin d'été fut l'achat, par "La Compañia", d'une voiture automobile.

Qu'était donc cette mystérieuse "Compañia", dont le nom revenait si souvent dans les conversations de mes parents ? Difficile de se faire une idée. Bonne Fée ou Ogresse prête à nous dévorer ? Riche sûrement et généreuse sans doute. La maison lui appartenait, les meubles également pour la plupart, et le jardin. Je crois bien avoir cru comprendre que c'était "La Compañia" qui payait les gages des domestiques. Et maintenant, elle nous offrait une automobile ! Malgré sa générosité, cette mystérieuse entité devait être redoutable, si j'en juge par la compoction avec laquelle mes parents en parlaient.

En ce qui concerne l'automobile qui brillait dans la cour de tout l'éclat de ses cuivres et de ses nickels, nous étions prêts à nous y installer et "en route" ! Mon père nous fit descendre et nous signifia - un peu sèchement me sembla-t-il - que cette voiture n'était pas prévue à cet usage, qu'elle appartenait à "La Compañia".

Peu importait à Cayetano aussi glorieux qu'un camérier du Pape. De cocher, il se voyait promu chauffeur. Il se découvrit une passion pour la mécanique et devint rapidement d'une grande compétence en la matière, ce qui lui permit, plus tard... mais n'anticipons pas... vous n'allez tout de même pas me faire dire que l'achat, par "La Compañia" d'une voiture automobile a été la cause première de l'extraordinaire carrière de Cayetano.

Les enfants s'ennuient un peu. Les histoires de Clementa sont ressassées et les jeux de l'été ont perdu de leur charme. Il est difficile de penser à autre chose qu'à la rentrée des classes toute proche.

Jaime vient de partir. Nous traînons sur la terrasse de Clementa, désœuvrées.

Tita se penche sur la balustrade qui surplombe la calle San Mateo, semble un instant se recueillir et crie :

"J'ai une idée !"

Les idées n'ont jamais fait défaut à Mercedita.

"Juanito, viens voir, je parie tout ce que tu veux que tu ne craches pas aussi loin que moi..."

Ah ! elles sont jolies les bonnes idées d'une élève bien notée des "Dames du Sacré-Coeur" !

Juanito s'empresse de relever le défi. Les voici s'affrontant à ce jeu stupide. Je reste seule, délaissée, en dehors de la compétition.

Puisque personne ne me défie, je vais me défier moi-même. Réunissant tous mes moyens, j'expédie par dessus la balustrade un petit jet de salive de petite fille... quelques gouttelettes. Horreur ! à ce moment précis un promeneur insolite longe notre maison et reçoit sur son chapeau rond cet infime crachotis. Alerté par nos fous rires, il a levé la tête et j'ai croisé son regard noir qui me paraît terrifiant. Je cours me cacher dans la réserve de Clementa guettant angoissée le coup de marteau au portail de la cour. Car, c'est sûr, il va frapper, il va vouloir punir cette horrible petite fille qui crache sur les passants, il va exiger pour ce petit "Judas" une exemplaire punition. J'ai attendu, la main sur la poitrine pour comprimer les battements de mon coeur. Personne n'a frappé au portail, l'homme au chapeau noir n'a pas réclamé ma tête. Quand Juana nous a appelés pour le dîner, quel délice de lui obéir, quelle sécurité de me blottir, parmi les autres enfants, dans la petite salle attendant à la cuisine. J'étais sauvée, mon crime restera impuni, mais le remords me poursuivra longtemps. Et j'allais encore aggraver mon cas.

Une occasion pourtant se présente pour me débarrasser de ce fardeau trop lourd pour moi.

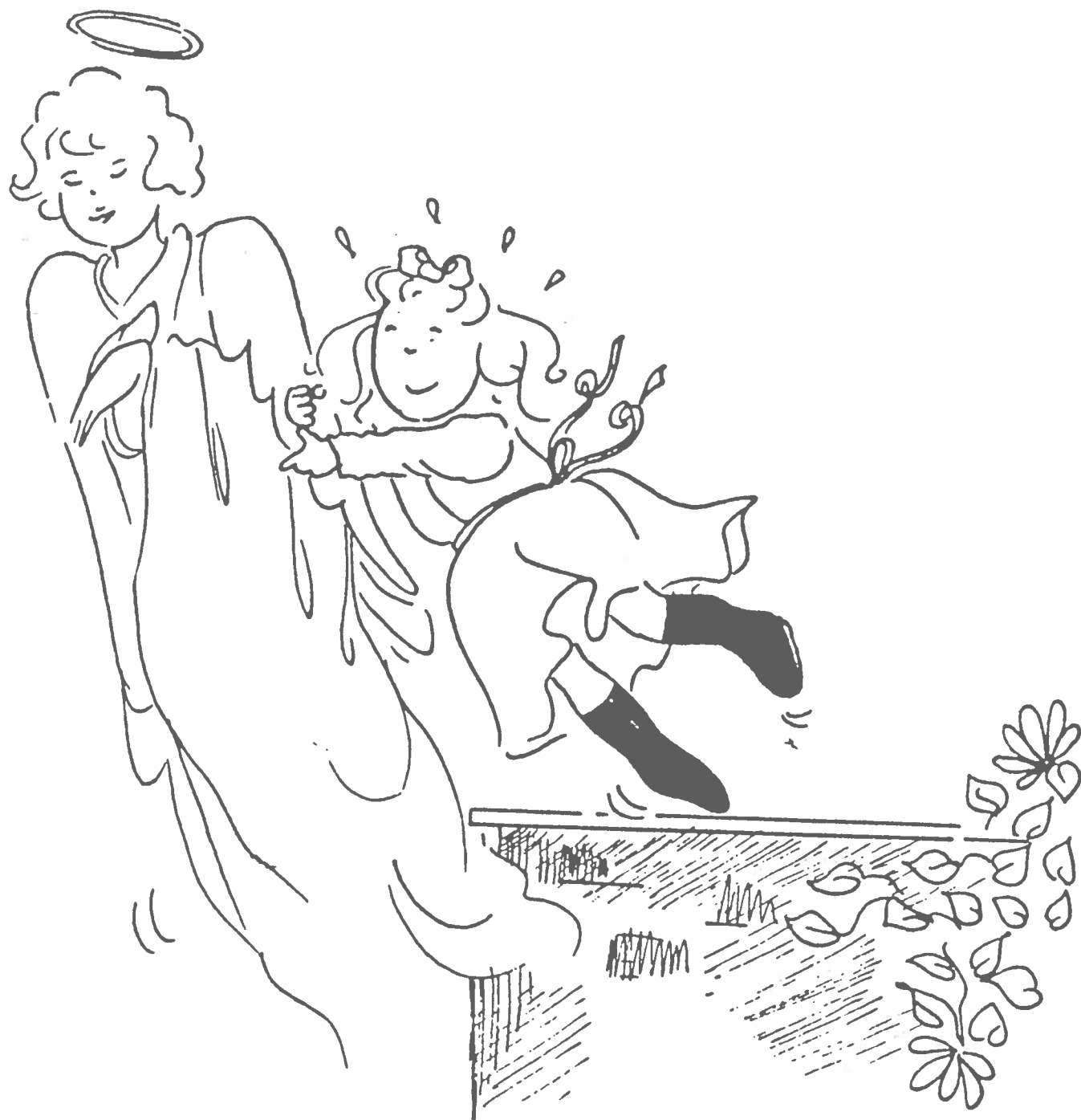
Dès la rentrée, Sor Isabel commence à préparer les petites filles de ma classe à leur première confession.

Rude épreuve, qui va se prolonger pendant des semaines sans que j'en sois plus avancée. C'est en vain que je me plonge dans la liste des péchés que nous propose Sor Isabel. "Dire des vilains mots", quelle abomination ! la grossièreté me fait horreur. Battre mes frères et soeurs ! Quelle idée ! j'adore Juanito, avec lui, je volerais des chevaux. Quant à Tita, il ne me viendrait même pas à l'idée de lui tenir tête. Le croiriez-vous ?

Lorsque l'on gronde les grands, moi, j'y vais de ma petite larme. Qu'est-ce que Sor Isabel entend par "mauvaises pensées" ?... pas la moindre idée... et de toute évidence, je ne vois nulle part : "J'ai craché sur un homme"... Si je n'avais été dotée, depuis toujours, d'un aussi bon sommeil, je suis sûre que j'aurais passé des nuits d'insomnie.

Arrive le grand jour. Sor Isabel nous conduit de l'Ecole de La Charité à l'église San Mateo où nous attend un confesseur. Comment m'en suis-je tirée... Moins mal sans doute que ma petite compagne de classe qui, ayant perdu la liste de Sor Isabel en a lu une autre et s'est accusée d'adultère!... mais je trouve le temps long dans cette église. Et vous rendez-vous compte que je n'ai que la rue à traverser pour être chez moi. Il faudrait être vicieux pour faire le détour par l'école qui est à l'autre bout de la grande rue.. Je profite d'un remue-ménage de fillettes rentrant et sortant du confessionnal pour m'esquiver par la porte latérale de San Mateo, et dégringoler à toute vitesse la dizaine de marches qui mènent à la liberté. Dans ma fuite, un crayon d'ardoise tombe de ma poche, et une jolie bille, cadeau de Juanito. La bille rebondit sur les marches de pierre avec un tel bruit que je suis sûre d'alerter Sor Isabel, la fine oreille. Loué soit le ciel ! Dans l'église, rien ne bouge, me voici en bas, le porche est franchi. Il n'y a plus qu'à traverser la rue pour passer le portillon du portail de la cour. Je suis chez moi. Sauvée !

Aucun remords ne m'a effleurée après cette escapade, juste en sortant de ma première confession, confession où je ne me suis pas décidée à avouer mon horrible péché : j'ai craché sur un homme.



J'ai dis à mon Ange Gardien " Apprends moi à voler "

Plus surprenant : ni Louise ni Juana ne s'aperçoivent de mon retour prématuré. Quant à Sor Isabel, elle n'a pas dû faire, ce soir-là, le compte de son petit troupeau. Je crois qu'elle a toujours ignoré mon escapade. On ne peut vraiment pas faire confiance aux grandes personnes !

Juanito et Tita sont rentrés à leurs collèges respectifs. Isabelin et Carly sont aux mains de Juana et de Mariquita. Je recommence à jouer seule. A vrai dire, jamais seule. J'ai un compagnon inséparable, très gentil et très aimé : mon Ange Gardien. Il est toujours près de moi, je bavarde avec lui et il s'arrange très bien pour manifester sa présence invisible. Je peux même vous avouer qu'un jour, je me suis envolée avec lui... et que ça a très bien volé... C'était sur le mur, devant la façade de la maison, là même où Juanito avait un jour tragiquement opéré ma pauvre petite Teresita. Je courais sur le mur peu élevé et tout à coup je dis à mon Ange : "Je compte jusqu'à trois et je m'envole avec toi". J'ai compté, couru... et je me suis envolée... foi d'Eulogia. Oh ! pas très haut, pas très loin, mais j'en ai connu l'ivresse.

XII

Et voici que s'annoncent les mois difficiles.

Cette année-là, a sévi une épidémie très meurtrière, dénommée en France "grippe espagnole", alors qu'ici, on incrimine des ouvriers saisonniers qui avaient fait les vendanges en Roussillon de l'avoir rapportée dans leurs bagages.

Louise fut frappée de ce mal redouté. Elle s'isola dans sa chambre tandis que les enfants étaient confinés dans le quartier des domestiques. Je restais des jours et des jours sans voir cette maman que j'aimais tendrement, bien plus que mes manières à la fois brusques et timides n'auraient pu le laisser supposer. Ce furent des journées horribles. Ce soir-là, assise par terre, devant la cuisine, je jouais avec des cailloux blancs de rivière, comme d'autres jouent avec des osselets. Je me souviens encore, j'en étais à la figure dite "le pont", lorsque, au clocher de San Mateo, le glas commença à sonner. Je restais immobile, concentrée dans mon attente, espérant encore avoir mal compris, espérant que l'horrible bourdon allait arrêter son lugubre appel, puis, prise d'un soupçon qui d'une minute à l'autre devenait certitude, je me précipitais à la cuisine pour me réfugier auprès de Maria. La cuisine est vide. Je reviens dans la cour. Vide aussi. Le glas me martelle les tympons

Je cours partout. Où est Juana ? Où est Mariquita ? Où sont-ils tous ? Le bourdon ne s'arrête pas... Alors mes doutes deviennent certitude, mon angoisse devient souffrance et désespoir; ma petite maman est morte, c'est pour Louise que sonne le glas. Je cours comme une folle chercher refuge dans la pièce de Clementa, oubliant dans ma panique que la vieille femme fait fonction d'infirmière auprès de Louise et qu'elle s'est mise en quarantaine, elle aussi. Alors, j'ai connu le fond de l'abîme, le désespoir absolu. Je me laisse glisser sur le sol et m'abandonne corps et âme à ma douleur. Je pleure, je crache, je renifle, je bave mes larmes, je hoquette des sanglots qui me déchirent la poitrine; étendue sur la jarapa (16) familière, je me vide de toutes mes forces comme si cela pouvait évacuer ma douleur, jusqu'à n'être plus qu'une petite chose pantelante qui, épuisée, finit par s'endormir.

On a dû me chercher longtemps si j'en juge par le visage extasié de mon père en me retrouvant, à moitié disparue sous la jarapa où j'avais cherché refuge pour ne plus entendre le sinistre bourdon, vidée de mes larmes et barbouillée comme jamais. Ce père lointain, inaccessible, presque étranger, m'a soulevée de terre avec une grande douceur, a passé sur mon visage maculé de l'eau fraîche (ainsi, un père sait aussi faire cela ?), a ramené d'une caresse les cheveux qui tombent sur le nez et, me blottissant au creux de son épaule, son oreille tout près de ma bouche, a réussi à me faire murmurer la cause d'un si profond désespoir. Alors mon père a souri, ce sourire si rare qui fait pétiller ses yeux pâles, il a posé un baiser aérien sur ma tempe et m'a dit : "Viens, tu vas voir". Il m'a portée jusqu'à la chambre de Louise, a frappé doucement à la porte, l'entrouvrant à peine et a dit : "Voilà une petite fille qui veut absolument voir sa maman".

Cela a duré un instant, mais j'ai pu entrevoir Louise encore au lit, encore pâle, très amaigrie, mais bien vivante, Dieu merci, et souriant à sa petite fille.

Voilà le souvenir que j'ai de cette grippe espagnole qui venait de France.

Le glas n'a pas sonné pour Louise. Avec le recul du temps, je crois qu'il a annoncé la fin de notre aventure heureuse dans le sud de l'Espagne, aux confins de l'Andalousie.

Je ne sais pas ce qui s'est passé. A ce que j'entends (et j'ai l'oreille fine), "La Compañia" n'est plus cette grande dame bienveillante, invisible mais très présente qui pourvoit à tous nos besoins. Elle m'a tout l'air de devenir, avec l'âge ou les circonstances, une espèce d'ogresse exigeante et possessive. Evidemment, mes parents ne m'ont jamais raconté leurs soucis ni fait de confidences, ni alors, ni plus tard, mais mes petites antennes d'enfant qui a toujours l'air d'être ailleurs, ce petit radar personnel fonctionne très bien. Je sais tout sans qu'on ne me dise jamais rien.

Au début de cette dernière année passée en Espagne, naquit Jaime. Je ne sais quel rêve de grandeur traversa l'esprit de Louise pour choisir ce prénom auquel je ne trouve d'autre agrément que d'avoir été porté, à la même époque, par un infant royal d'Espagne. Royal ou pas, notre jeune frère ne porta jamais son prénom. A la fin de l'année nous rentrions en France et mes parents eurent tôt fait de s'apercevoir (encore qu'ils aient eu à ce moment-là d'autres soucis) qu'aucune gorge française n'était capable de



Pour qui sonne le glas ? Tristesse et désolation !

prononcer le Jota (49) rauque et guttural qui commence ce prénom. Jaime devint Jacques. Et ce n'était pas fini des changements. A vingt-neuf ans, Jaime-Jacques prit à Rabat l'habit franciscain et devint - je pense cette fois définitivement - Père Daniel. Ces "moi" successifs, rassurez-vous, n'ont d'aucune manière perturbé sa personnalité, et notre Père Daniel est le meilleur et le plus équilibré des hommes. Avec trois saints protecteurs au ciel, cela, me direz-vous, n'a rien d'étonnant.

Nous avons quitté la maison de "La Compañia", son jardin parfumé de jasmin et de fleur d'oranger, sa terrasse d'où l'on voyait briller le clocher de San Mateo. Cayetano est parti et nous nous sommes séparés aussi de Maria.

Nous avons habité une autre maison, grande, sombre, aux volets toujours clos. Nous étions là, comme en transit, je me demande même si on avait défait les valises. En tout cas et de toute évidence, nous n'étions pas là pour nous installer.

On commença à parler du retour en France, mais je crois réellement que mes parents ne savaient pas où aller. Ils avaient rêvé des Mines de la Sarre dont la France avait obtenu pour vingt-cinq ans l'usufruit en dommage de guerre : le projet échoua dans l'oeuf. Louise en fut très déçue : après tant d'années à l'étranger, loin de sa famille, elle rêvait de retrouver ses soeurs dont les maris avaient été nommés en Sarre.

On ne parla plus de "La Compañia" (50), une autre entité mystérieuse prit sa place dans les conversations qui n'étaient pas destinées aux enfants : La Frontera. Je ne sais pas si mes parents ramenaient dans leurs bagages des lingots d'or ou des renseignements "top secret"; quoi qu'il en fût, le passage de "La Frontera" leur apparaissait redoutable.

Pas d'or, sans doute, ni de documents mystérieux et compromettants, mais nous ramenions avec nous l'indispensable Juana. Mariquita suivrait avec ses parents et leurs autres fils. Ils avaient décidé de travailler dans les Mines de Saint-Etienne. Ce ne fut d'ailleurs pas une réussite. Ces hommes de la sierra ne purent s'habituer à vivre au fond de la mine, ces femmes de soleil perdirent dans les brumes et les frimas leur joie de vivre. A peine arrivés, ils commençaient déjà d'économiser, sou par sou, pour payer le voyage de retour.

Comme je les comprends ! Je revis notre propre arrivée au pays de nos pères, par un matin de septembre humide et gris, après un voyage de trois jours et deux nuits, enfants titubants de sommeil et de fatigue, parents inquiets, bébé (Jaime-Jacques, Daniel) hurlant dans les bras de Juana, bagages égarés.

Savez-vous quel fut le premier édifice sur lequel se sont posés mes yeux en sortant de la gare dans la ville de nos ancêtres ? Juste en face de la sortie des voyageurs, on a érigé un hangar dont l'entrée est drapée de tricolore et de crêpe noir. C'est une chapelle ardente où les cercueils des enfants du pays morts à la guerre sont alignés sur plusieurs rangs en attendant que leurs proches viennent les chercher pour les inhumer définitivement dans le cimetière local, au Crêt de Roch

Triste spectacle. Se peut-il qu'il y ait eu tant de morts en France pour qu'une seule ville aligne ici des centaines de cercueils ? Triste retour ! Nous sommes revenus avec les morts de la guerre.

Je m'étais proposé de vous raconter ce que je sais de la vie de mes parents en Espagne : mon histoire devrait s'arrêter là.

Cette ville si noire, au climat gris et humide n'a d'autre charme que l'aimable caractère de ses habitants, gais, serviables et travailleurs.

Nos parents (les chers parents croyaient bien faire) nous inscrivirent au "Pensionnat Saint-Charles des Muettes". Pour apprendre le français, aller chez les muettes ? Pourquoi pas ! Vous voyez que bien avant que la psycho ait envahi l'enseignement, les parents s'appliquaient à éviter les "complexes" à leur progéniture. Bon choix donc, mais que la rue pour se rendre à l'école était longue, longue et boueuse ! Que de fois j'ai regretté le "parbulo", son jardin fleuri et la cornette blanche et aérienne de Sor Isabel nimbant son visage souriant !

Quelques années après ce triste retour, un événement heureux, un rayon de soleil dans notre ciel gris fut pour toute la famille l'occasion d'un nouveau départ : la naissance d'une petite fille que le ciel combla de tous ses dons, notre benjamine, Marie-Thérèse.

Que je vous raconte pourtant l'histoire de Juana.

Etant rentrée en Espagne avec ses parents, pendant des années nous n'en avons plus entendu parler. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Vint la guerre civile. Un matin, mes parents reçoivent une lettre d'Espagne portant, avec quelques autres, le tampon d'un état-major militaire. Cela avait un air assez officiel. En pleine guerre d'Espagne, nous nous demandions qui pouvait bien nous écrire de là-bas. La main de Louise tremblait d'impatience en déchirant l'enveloppe. Voici le texte qu'une plume maladroite avait tracé sur une carte-lettre : "querido amigos", chers amis. Mon mari, le Général Exposito, et moi-même vous envoyons nos meilleures amitiés. Signé : Juana. Le mari général c'était Cayetano. Je vous l'avais bien dit que notre maison de la rue San Mateo avait abrité un futur général.

Nous avons su plus tard que, chargé par le Gouvernement Républicain du secteur militaire qui englobait le sanctuaire de Nuestra Señora de la Huerta, notre Cayetano, Général, défendit si bien la vénérable Patronne de notre région contre la convoitise des "Brigades internationales" et autres qui étaient théoriquement sous ses ordres qu'après la guerre, à la stupéfaction générale, on découvrit que pas une perle, pas un diadème, pas le plus petit bijou ne manquait au fastueux trousseau de la Madone.

Tandis qu'au même moment, la garde d'honneur personnelle de la Virgen de la Huerta, je veux parler des bons moines, fuyait à l'approche des troupes républicaines, chacun pour soi et Dieu pour tous, à travers champs et jardins. Parmi eux, le Père Bonaventure ne se sentant pas l'âme d'un martyr, troqua son froc contre un vieux pantalon et alla cacher sa tonsure sous le chapeau de jardinier chez une fidèle pénitente. Il atteignit ce refuge, en escaladant de jardin en jardin, bure retroussée, les murettes en pierres sèches qui séparent les propriétés. Je l'ai entendu moi-même après la guerre, raconter cet exploit mémorable dont, je ne sais vraiment pas pourquoi, il avait l'air assez fier.

"Et Maria ? qu'est devenue Maria, grand-mère ?"

Je l'ai revue aussi, ma chère Maria. Peu de temps après notre retour en France, Maria a hérité (de moitié avec son frère) d'un oncle veuf et sans enfant. Eh oui ! il y a aussi des oncles veufs et sans enfant dans ces pays à forte démographie. L'héritage ? un tout petit domaine, mais dans la huerta fertile; une casita au milieu de quelques arpents de terre, tout près de la ville ce qui facilite la vente des produits maraîchers. Je l'ai revue, maîtresse chez elle, avec Joselito devenu un solide travailleur, ne laissant pas un pouce de sa terre sans les soins les plus attentifs. Joselito est marié à une charmante brunette apparemment aux petits soins pour sa belle-mère. Et déjà deux petits enfants, noirs et vifs comme était leur père au même âge. Chère Maria, j'espère ne pas l'avoir trop déçue, avec mes cheveux coiffés à la diable, ma tenue de voyage et mes souliers plats. Depuis ma lettre annonçant mon arrivée, après tant d'années écoulées, je suis sûre qu'elle attendait "una señora" vêtue de frous-frous volants, haut perchée sur des talons aiguille, fardée et coiffée avec soin, se déplaçant dans des effluves de "Vera violetta". Hélas ! hélas !

Mais nos coeurs se sont reconnus.

Nos estomacs, non !

Pour m'honorer, tu m'as regalée d'un "lait de poule au lait de chèvre" dont j'étais paraît-il très gourmande jadis. Las ! où sont nos tripes d'antan ! Chère Maria, il y a bien longtemps que je ne me nourris plus de "churros", beignets à l'huile d'olive trempés dans du chocolat chaud ! Ton "lait de poule" m'a obligée à penser à toi pendant le reste du voyage. Tout le lait de chèvre avalé dans mes premières années m'a rendue peut-être fantasque et capricieuse comme un cabri, mais mon palais en a oublié la saveur robuste et mon estomac s'est rebiffé.

Chère Maria, j'ai été malgré tout bien heureuse de te revoir et moi, je n'ai pas été déçue.

Juanito et son ami Jaime rêvaient d'exploits guerriers, ce fut Cayetano qui devint Général.

Juanito, en France, entra dans l'Infanterie de Marine en 1930. Il servit au Maroc, au Sénégal, en Tunisie, en Indochine, en Guinée, au Dahomey et je ne sais plus où. Il était en Indochine quand les Japonais investirent ce pays. Il prit la brousse et organisa au Laos une guérilla. Il finit par être fait prisonnier par les Japonais et ne fut libéré qu'en juillet 1953. Il fut rapatrié dans un état d'épuisement extrême, souffrant de dysenterie, de paludisme, de béri-béri et d'une hépatite grave. Ce gaillard de 1 m 85 et près de 90 kilos pesait à peine 40 kilos à son retour de captivité. Il devait mourir le 25 mai 1961. Au moins avait-il réalisé son rêve. Il avait voulu être soldat. Il fut un soldat magnifique, couvert de décorations et de citations : Légion d'honneur, Médaille militaire, Médaille du Maroc, sans parler de toutes ces décorations exotiques des pays lointains où il avait servi sa patrie, allant du titre d'"Officier du Million d'Eléphants" à "Officier de l'Etoile d'Ajouan", sans oublier le titre de "Chevalier de l'Etoile Noire du Bénin", la "Croix de la Vaillance avec palme", et le titre de "Chevalier dans l'Ordre National du Vietnam". Pauvre Juanito ! Tu nous as quittés et nous te pleurons, mais la vie qui a été la tienne, tu l'as choisie, tu as couru le monde, tu as eu un beau destin.

Plus dramatique encore fut le sort de ton ami Jaime. Lui aussi fut soldat, dans l'armée espagnole. Lui non plus, ne fut pas Général. S'étant rallié, dès le début de l'aventure, à Franco, il fut de ce fait considéré par les Républicains comme rebelle. Après diverses actions dont je ne sais pas le détail, il fut fait prisonnier par les Républicains et condamné à mort comme traître et rebelle. Ce qui suit est si tragique que ma plume hésite à le rapporter. Il aurait été, au large de Carthagène, emmené en haute mer et jeté à l'eau, pieds et poings liés, un bâillon sur la bouche. Pauvres enfants héroïques, vous étiez si beaux, adolescents rêvant d'exploits surhumains, tête blonde et tête brune se rapprochant pour une confidence : aimés, choyés, admirés, qui aurait pu prévoir que vos jeux dans ce jardin tranquille et parfumé vous préparaient à une vie d'aventures, d'héroïsme et de violences? Mystères du Destin.

Pour nous, puisque nous sommes revenus au pays des ancêtres, je vous raconterai peut-être un jour ce que je sais de leur histoire. Je le ferai, si Dios quiere, dans le Tome II.

*
* *

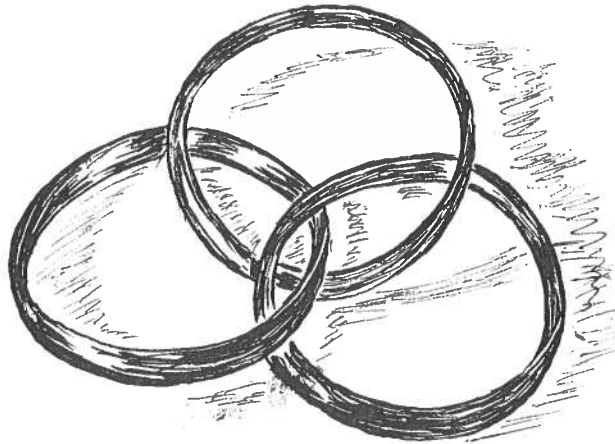
Et pour terminer, savez-vous le secret que je vais vous confier ?

- Il y a cinquante ans que je l'aime et toujours je l'aimerai ! -

Colomban éclate de rire me laissant admirer ses larges dents, un peu espacées, d'enfant heureux...

Me prenant le visage entre ses deux patoches, en une caresse d'ourson, il demande en riant :

"Alors, pour nous, rien du tout ?"



GLOSSAIRE

- 1) Tia, diga me, en traduction libre : Grand-mère, raconte. Tia, tante, est l'appellation affectueuse et familière donnée aux personnes âgées.
- 2) niña, petite fille.
- 3) paloma mia, ma petite colombe.
- 4) patio, cour intérieure à ciel ouvert autour de laquelle s'ordonne toute la maison .
- 5) para la señorita, pour la petite demoiselle.
- 6) castillo, château.
- 7) caracoles, coquilles d'escargots.
- 8) Miramomolin, titre honorifique
- 9) pobrecita, pauvre petite.
- 10) hidalgo, grand seigneur.
- 11) alameda, promenade.
- 12) piñas, fruit de certaines pommes de pin.
- 13) El señor, le Maître, le Patron, Monsieur.
- 14) Compagnie franco-espagnole des Mines de soufre de Lorca.
- 15) Copla, chanson.
- 16) tapis rustiques qu'on nomme en Provence : lirettes.
- 17) azulejos, carreaux de faïence.
- 18) romaria, pèlerinage.
- 19) Pueblo, village.
- 20) Barrio, quartier.
- 21) tortilla, omelette.
- 22) huerta, autour de certaines villes, région arrosée artificiellement on on cultive fruits et primeurs.

- 23) **barranco**, ravin.
- 24) **navaja**, coutelas de poche.
- 25) **cacharo**, vase de terre où l'eau se conserve très fraîche.
- 26) **barbaridad**, étrangeté.
- 27) **sierra**, montagne.
- 28) **Amor propio**, recherche de soi.
- 29) **seguillida**, danse typique du sud de l'Espagne, typique et populaire.
- 30) **perra chiqua**, un petit sou (perra = chienne).
- 31) **Hombre**, homme.
- 32) **Novio**, fiancé.
- 33) **Novia**, fiancée.
- 34) **Duro**, pièce d'argent, valant à l'époque 5 francs.
- 35) **Vamos**, allons.
- 36) **matanza**, abattage (du porc).
- 37) **Tia Riquetta**, la Mère Henriette, nom affectueux donné à cette pauvre marchande de cacahuètes et de graines de pastèque grillées.
- 38) **Parroquio**, Curé de la Paroisse.
- 39) **brasero**, porte-braises, moyen de chauffage très rudimentaire utilisé en Espagne.
- 40) **media noche**, repas de minuit.
- 41) **Fiesta**, Fête.
- 42) **Pasos**, Autels portatifs, souvent de grande dimension, portés à dos d'homme dans les processions.
- 43) **Si Dios quier**, si Dieu le veut.
- 44) **Quien sabe ?** Qui sait ?
- 45) **señorita**, demoiselle.
- 46) **Nuestra Señora**, Notre-Dame.
Virgen, Vierge.

47) Pico, Pic

48) Vega, Plaine.

49) Jota, J guttural prononcé du fond de la gorge.

50) Companhia, la Compagnie des Mines de soufre.
